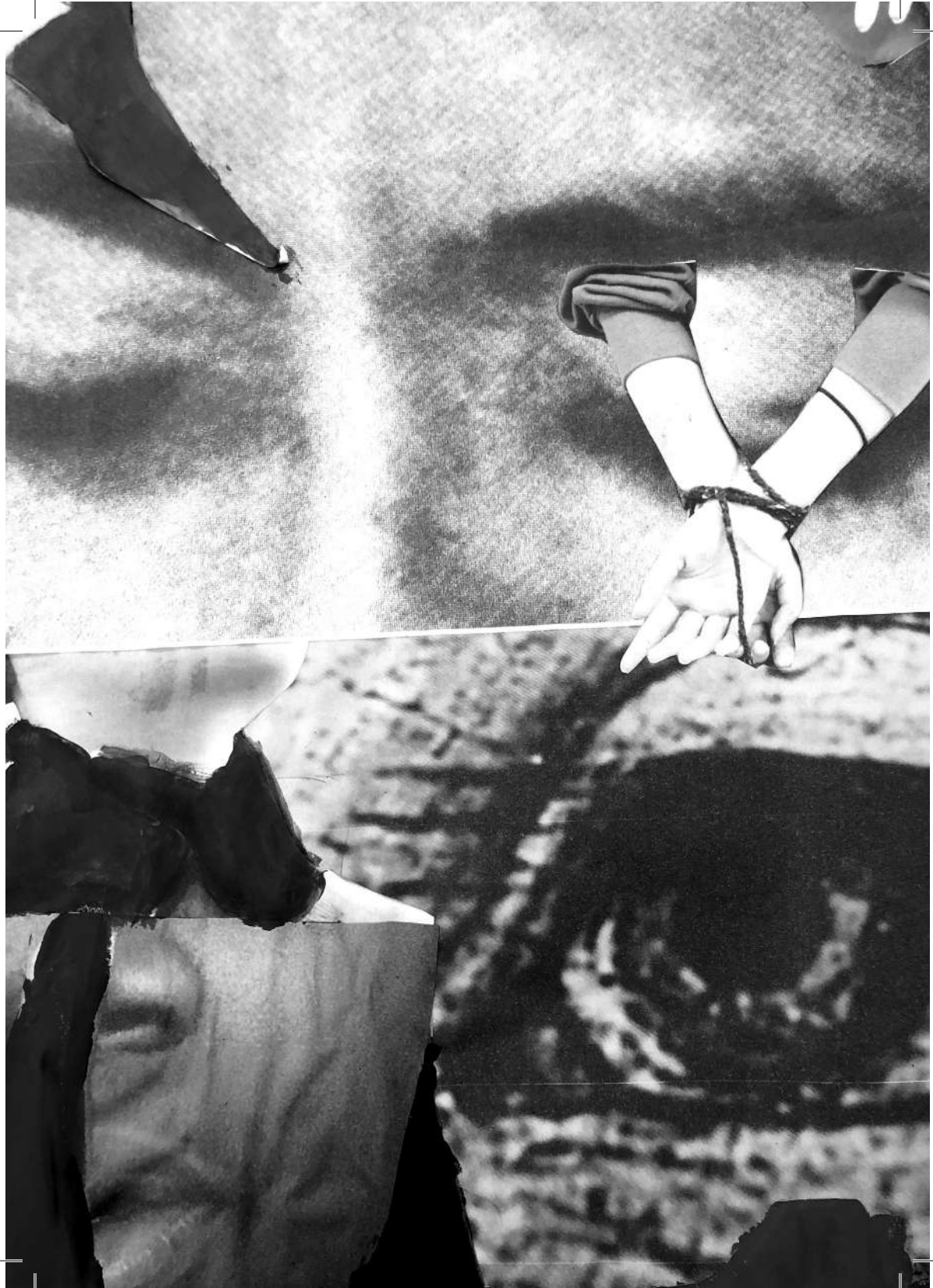


**SUR LES TRACES DE  
SZULIM ZYLTMAN,  
GITLA KUPERBERG,  
LAZARE ET SARAH  
PARZENCZEWSKI...**

**en quête d'histoire locale...**



## TABLE DES MATIÈRES

Intro.....	7
Biographie Lazare et Sarah Parzencweski.....	27
Biographie Gitla Kuperbeg.....	31
Biographies littéraires des Parzenczewski....	39
Histoire littéraire de Gitla.....	52
Visite de Drancy.....	55
Rencontre avec Catherine Rosenthal.....	60
Atelier de bande-dessinées.....	64
Pavés de mémoire.....	82
Grand Peur et Misère du III <sup>ème</sup> Reich.....	86
Atelier de collages.....	111
Conclusion.....	117
Soutiens financiers.....	118

mouchard

opprimés

misère

Ils

prison

bourreaux

ils

torturent

Folie que de vouloir retracer la vie d'inconnus à partir de rien ! Vivants ils étaient déjà invisibles ; et l'histoire les a pulvérisés. Ces poussières de siècle ne reposent pas dans quelque urne du temple familial ; elles sont en suspension dans l'air, elles voyagent au gré des vents, s'humectent à l'écume des vagues, pailletent les toits de la ville, piquent notre œil et repartent sous un avatar quelconque, pétale, comète ou libellule, tout ce qui est léger et fugace. Ces anonymes ce ne sont pas les miens, ce sont les nôtres. Il est donc urgent, avant l'effacement définitif, de retrouver les traces, les empreintes de vie qu'ils ont laissées, preuves involontaires de leur passage en ce monde.

Ivan Jablonka<sup>1</sup>

À nous revient désormais la tâche de rendre compte de « notre enquête biographique » sur Szulim Zyltman, Gitla Kupperberg, Sarah et Lazare Parzenczewski, qui ne peut être dissociée de ce que fut celle belle aventure menée avec une quarantaine de collégiens de 13-15 ans : de belles rencontres, des découvertes, des documents accumulés, des archives, un témoignage, mais aussi des questionnements, des doutes, des hypothèses, des visites, de magnifiques performances artistiques bref un projet tellement riche et polymorphe qu'il est presque impossible aujourd'hui de le restituer par écrit dans toute sa diversité.

---

<sup>1</sup> Ivan Jablonka, Histoire des grands parents que je n'ai pas eus, Seuil, la librairie du XXI<sup>e</sup> siècle, 2014, page 10.

Ce projet est né en 2020, nous avons alors décidé, fortes de nos expériences menées dans le cadre du projet Convoi 77, de travailler sur l'histoire de Palaiseau. Les élèves avaient alors rédigé les biographies de Moszeck Wisnia et Leopold Silbermann, déportés palaisiens du Convoi 44. Deux stolpersteine ont ancré ce travail d'histoire dans la mémoire de la ville, la salle de violon du Conservatoire de Palaiseau a pris le nom de Leopold Silbermann, en hommage à ce compositeur assassiné à Auschwitz.

Cette année, le projet a porté sur les déportés d'Orsay, commune voisine de Palaiseau, deux autres collèges et un lycée s'y sont associés. Chacun des établissements a travaillé sur des biographies différentes. Notre collègue avait en charge la rédaction des biographies de quatre déportés : Szulim Zyltman, Gitla Kupperberg, Sarah et Lazare Parzenczewski.

∞ Mais comment raconter leur vie d'avant la Shoah ? Tenter de les faire revivre alors que nous avons si peu de traces ? Comment écrire leur biographie pour être au plus prêt de leur quotidien avec ses moments de joie mais aussi de tristesse ? C'est par ces questions que nous avons présenté le projet aux élèves dès le mois de septembre. Véritable travail d'enquête historique, il fallait que les élèves se mettent dans la posture de l'historien, analyser les archives, les questionner les croiser, en chercher de nouvelles.

Nos premières recherches dans les archives (mairie de Paris, Fonds Bad Arolsen, Mémorial de la Shoah) ont vite montré leurs limites. Les quelques documents qui nous étaient envoyés ou que nous trouvions étaient ceux que nous possédions déjà. Nous n'avons aucune photographie des quatre déportés sur lesquels nous devons travailler.

Dans les archives municipales d'Orsay, nous avons découvert des documents que nous ne connaissions pas sur Gitla Kupperberg. Séparée de son premier mari, elle avait eu un deuxième enfant,

Roger. Nous avons également retrouvé le fils de Szulim Zyltman, Georges. Mais apprenant notre travail, il n'a pas souhaité qu'il soit poursuivi et nous avons bien sûr respecté cette demande. En cherchant des archives sur Sarah et Lazare, nous avons rencontré Catherine, leur petite fille. Et notre projet s'est transformé. Les photographies de Sarah et de Lazare, les anecdotes racontées par Catherine ont donné chair à nos biographies.

Mais pour Gitla, nous avons réalisé que de nombreuses questions resteraient sans réponse et qu'il faudrait en rendre compte dans notre biographie : ce vide, ces blancs que nous ne comblerons pas, car il n'y a plus de traces. Les élèves ont pris conscience que c'est cela aussi la Shoah : la disparition de personnes, de familles mais également de tous les objets, photos, documents qui pourraient nous permettre de reconstituer ce que fut leur vie.

En participant à ce projet nous voulions mener avec les élèves un véritable travail d'enquête historique en les initiant très modestement aux méthodes de l'historien : chercher des sources, les questionner émettre des hypothèses, les mettre à distance. Les élèves ont réalisé comment l'historien « construit » pierre après pierre une biographie historique. Mais nous voulions également qu'ils aient la possibilité de rédiger une biographie plus « littéraire ».

Les ateliers de théâtre (toute l'année) et de pratiques plasticiennes ont donné à ce projet une dimension artistique qui nous paraît essentielle. Ils ont permis à chacun de s'investir en fonction de ses appétences, de sa sensibilité, de sa personnalité. Si toute la classe de 3è2 et les élèves volontaires de 3è1 et 3è4 ont participé au projet, chacun a choisi sa place : certains élèves ont travaillé sur les archives, d'autres sont devenus acteurs, costumiers, techniciens du son et des lumières, photographe... Tous les élèves ont participé à l'atelier BD. Quant à l'atelier de pratiques plasticiennes, la diversité des productions artistiques témoigne de la

grande liberté laissée à chacun de s'exprimer en créant une œuvre, fut elle la plus minimaliste possible. La richesse de toutes ces productions montre que ce projet est bien davantage qu'une simple réflexion sur la Shoah.

Ce sont aussi et peut-être surtout de belles rencontres entre les élèves, les professeures et les artistes mais aussi avec Catherine Parent-Rosenthal, petite fille de Sarah et Lazare Parzenczewski qui ont donné une dimension sensible et humaine. Tous ces liens que nous avons tissés ensemble ont permis de faire de ce projet un véritable travail collectif, où les différences de chacun sont d'abord une richesse, un projet dans lequel chacun a grandi un peu au contact des autres. Ce sont de belles leçons d'humanité qui dépassent le cadre scolaire. Car c'est aussi et grâce à l'implication, à l'engagement de chacun que ce projet a pu se réaliser collectivement du début à la fin.

10

Nous voudrions adresser nos remerciements à Grégoire de Lasteyrie et David Ros, maires de Palaiseau et d'Orsay qui ont permis d'inscrire nos projets dans la mémoire de leur commune.

Un très grand merci à Isabelle Zdroui qui a généreusement partagé ses archives et Hervé Martin qui a cherché les localisations des habitations des déportés afin de pouvoir y poser des pavés de mémoire. Un très grand merci à Cyrille Chazal, qui nous a ouvert les archives de la commune d'Orsay.

Nous voudrions adresser nos remerciements les plus sincères et les plus chaleureux à Catherine Parent-Rosenthal, qui par sa venue a donné à nos biographies une dimension « sensible » et permis de donner un visage à Sarah et à Lazare.

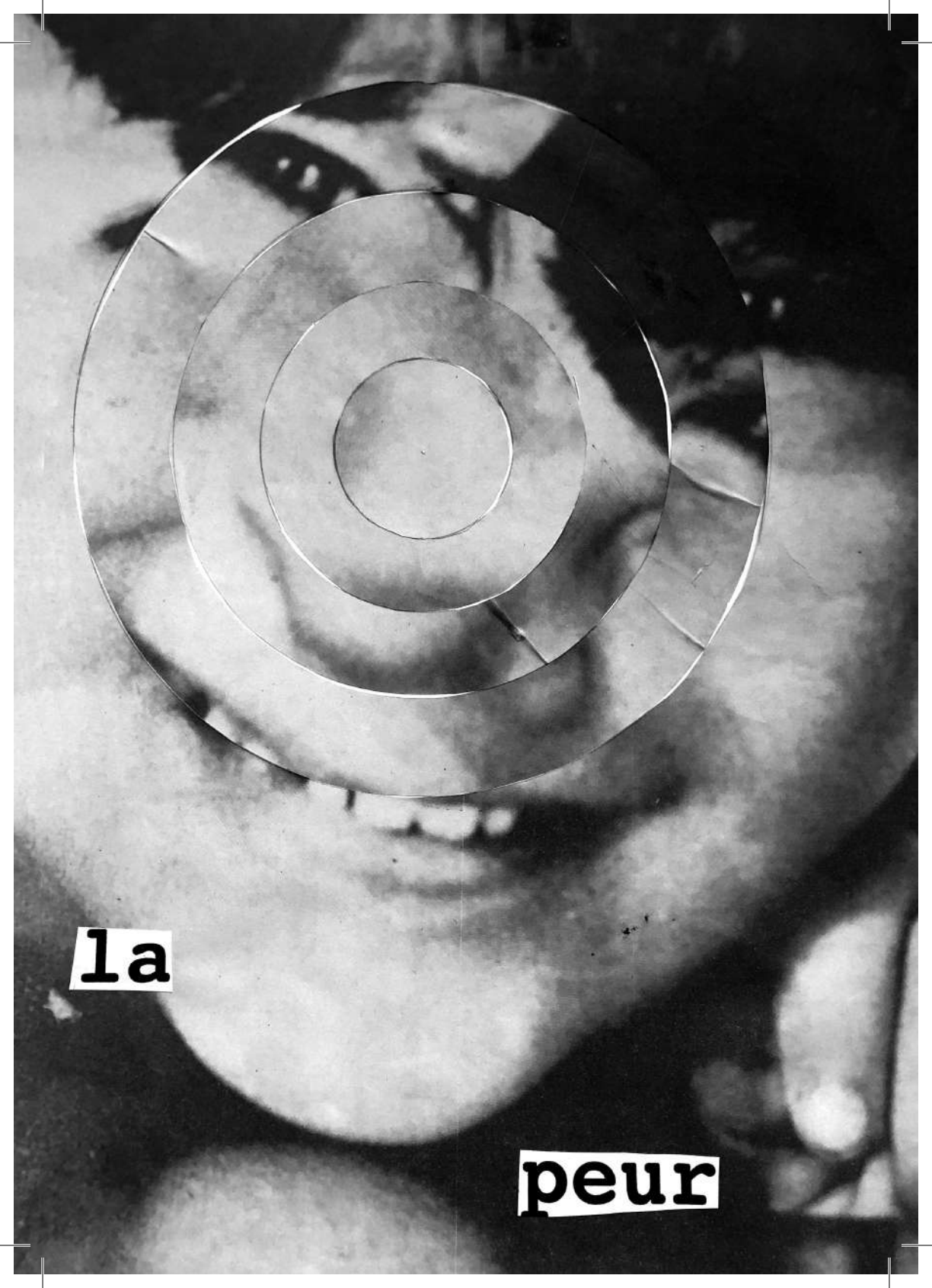
Nos remerciements vont également à Garance Pocztar, Caroline Cassel, Didier Lesour et Gunter Demnig qui nous ont accompagnés dans ce projet et ont permis de lui donner cette dimension artistique si essentielle.



Nous voudrions enfin remercier tous les partenaires qui nous ont permis de concrétiser ce projet : la mairie de Palaiseau, la mairie d'Orsay, la Fédération Maginot, le Conseil général de l'Essonne (à travers l'action ODE 91), la DILCRAH, la DMCA du Ministère de la Défense.

Merci à Mesdames Chesnay et Dethelot, principales du collège qui ont permis à ce projet de se réaliser.





**la**

**peur**

# Sarah STEINBERG et Lazare PARZENCZEWSKI

## 1. a. L'enfance à Kichinev

Sarah (dite aussi Sonia<sup>1</sup>) STEINBERG est née en 1888 à Kichinev<sup>2</sup>. Cette ville était alors sous domination russe et correspond aujourd'hui à Chisinau, la capitale actuelle de la Moldavie).

Elle grandit dans une famille de commerçants<sup>3</sup> assez aisée ce qui lui a permis de faire des études. Cependant, il existait un numerus clausus limitant le nombre d'étudiants juifs dans les universités des territoires russes. Peut-être est-ce l'une des raisons ayant poussé Sarah à s'exiler. De plus, la ville de Kichinev a été le théâtre de pogroms au début du XXe siècle. Sarah avait alors entre 15 ans et 17 ans. Il est possible que ces violences soient à l'origine de son départ en France.



---

1. Elle a francisé son nom à son arrivée en France mais ce n'est pas officiel.  
2. Acte de mariage de Sarah Steinberg et Lazare Parzencweski daté du 18 juin 1917, Archives de l'état civil de Montpellier.  
3. Acte de mariage de Sarah Steinberg et Lazare Parzencweski, 18 juin 1917, Archives de l'état civil de Montpellier.

### **Les pogroms en Russie fin XIXème-début XXème<sup>4</sup>**

Une première vague de pogroms éclate en Russie après l'assassinat du Tzar le 13 mars 1881.

En 1903 et 1905 éclatent de terribles pogroms contre les Juifs à Kichinev. Les Juifs sont accusés du meurtre d'un jeune garçon. Durant trois jours de février 1903 la population juive de Kichinev est agressée, violente sans que la police ou l'armée n'interviennent. On dénombre 47 morts et des centaines de blessés. En 1905, un second pogrom fait 19 morts.

Les pogroms de Kichinev ont ému la communauté internationale, des manifestations sont organisées pour protester contre l'antisémitisme en Russie. De nombreux juifs quittent la Russie pour émigrer à l'Ouest.

## **1. b. L'enfance à Lenezyra**

Lazare (Lucien<sup>5</sup>) est né le 6 décembre 1889 à Lenezyra cette ville est alors sous domination russe (mais elle devient polonaise en 1918).

14

Lenezyra, aujourd'hui Leczyca est une ville située au centre de la Pologne à environ 60 km de la ville de Lodz. A la naissance de Lazare, la communauté juive représente près de 40% de la population à la fin du XIXème siècle et plus de 60% en 1910. Mais à partir 1910 la population juive ne cesse de diminuer.

Durant la Seconde Guerre mondiale, la Shoah fit de très nombreuses victimes ; 3897 juifs périrent et leur synagogue fut incendiée.



4. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-cours-de-l-histoire/pogroms-en-russie-quand-la-persecution-des-juifs-devient-une-habitude-4935966>

5. Il a francisé son nom à son arrivée en France, mais rien d'administratif.



Synagogue de Leczyca qui sera détruite pendant la Seconde Guerre mondiale

Lazare grandit dans cette ville, ses parents sont commerçants<sup>6</sup>. Il passe son baccalauréat à Varsovie. Puis il émigre à Paris afin d'entamer des études de médecine. Pourquoi partir ?

A l'époque Leczyca est sous domination de la Russie qui impose un numerus clausus aux étudiants juifs. De nombreux étudiants juifs émigrent donc<sup>7</sup>. Mais les vagues d'antisémitisme ont peut-être également poussé Lazare à fuir son pays.

15

#### **L'antisémitisme fin XIX<sup>e</sup>-Début XX<sup>e</sup> en Russie**

Le 13 mars 1881, le tsar Alexandre II est assassiné à Saint-Pétersbourg. Quelques semaines à peine après l'événement, les actes de violence à l'encontre des populations juives de l'Empire russe se multiplient car des rumeurs attribuent l'assassinat à des personnes juives.

Les "pogroms" se multiplient, facilités et encouragés par l'inaction des autorités et aussi par des idées véhiculées par la presse la plus conservatrice. Les populations juives, cantonnées à l'ouest de l'Empire, servent alors d'exutoire à de nombreuses

6. Le métier du père de Lazare est précisé dans l'acte de mariage de Lazare et de Sarah.

7. Voir l'article de Caroline Barrera, Les étudiants polonais réfugiés en France (1830-1945), sources et pistes de recherche, 2010, <https://journals.openedition.org/frames-pa/549>

peurs consécutives à l'assassinat du tsar, rumeurs que le nouveau tsar réactionnaire marqué par l'antijudaïsme orthodoxe ne calme que tardivement.

Entre 1903 et 1906, alors que la fièvre révolutionnaire commence à gagner l'Empire, d'autres violences et de nouveaux pogroms ont lieu. Convaincu de la collusion entre les populations juives et l'agitation révolutionnaire, le tsar Nicolas II n'intervient pas.

## 2. L'arrivée en France

En 1909, Lazare est à Paris, il a obtenu une équivalence de son diplôme polonais du Baccalauréat. En 1910, il obtient un certificat PCN (études Physiques, Chimiques et Naturelles) à Caen. Puis il revient à la faculté de médecine de Paris. Lazare parlait-il français quand il est venu s'installer à Paris ? Ou bien l'a-t-il appris en France ?

Sarah s'installe en France à une date inconnue. Pourquoi ce pays plutôt qu'un autre ? Il y avait dans les milieux éduqués d'Europe de l'Est une véritable admiration pour la France, pays des droits de l'Homme et de Victor Hugo.

Ce qui est sûr, c'est qu'en 1908, Sarah est en France et obtient par décret son baccalauréat ce qui lui permet de poursuivre ses études dans le pays. Deux ans plus tard, elle passe avec succès son certificat d'études physiques chimiques<sup>9</sup> et s'inscrit à l'université de médecine de Paris<sup>10</sup>. C'est là qu'elle rencontre Lazare Parzencweski, lui aussi étudiant en médecine. Ils figurent tous deux sur une photographie des étudiants de l'université datant de 1911<sup>11</sup>.

---

8. Le certificat PCN était nécessaire dans les universités françaises pour entreprendre des études de médecine. Ce diplôme se préparait en un an.

9. Le certificat d'études physiques chimiques et naturelles (dit PCN) est un certificat d'études préparé dans les facultés de sciences et dont la détention était nécessaire pour entreprendre des études dans les facultés et écoles de médecine.

10. Dossier scolaire « Sarah Steinberg », Archives de l'Université de Montpellier.

11. Archives personnelles, Catherine Rosenthal.





Faculté de médecine de Paris, 1911.

En 1914, Lazare et Sarah partent à Montpellier. Le 23 mai 1916, Sarah y soutient sa thèse portant sur la tuberculose de guerre<sup>12</sup>.

Université de médecine de Montpellier

Source : <https://agence-deflandre.com/actualites/les-800-ans-de-lecole-de-medecine-de-montpellier/>

12. Sarah Steinberg, Thèse « Quelques cas de tuberculose de guerre à évolution rapide », 1916, Archives de l'université de Montpellier.

Le 18 juin 1917, Lazare et Sarah se marient. Aucun de leurs parents n'est présent, ni le père de Lazare, Chaïa Michel Parzenczewski, (sa mère Tissa Weinstein, est décédée<sup>13</sup>), ni les parents de Sarah, car l'Europe est alors en guerre.



18

Pendant leurs études, Lazare comme Sarah exercent la médecine, Sarah à Bédarieux (à 20 Kilomètres au Nord de Béziers), Lazare à Lassale (commune située à 70 Km au nord de Montpellier au cœur des Cévennes). En 1918, le maire de Bédarieux répond favorablement à leur demande d'installation dans la commune afin d'y exercer la médecine en 1918 comme l'atteste la lettre ci-contre<sup>14</sup>.

Lazare soutient sa thèse sur « les lipomes rétro-péritonéaux<sup>15</sup> » et obtient son diplôme en 1919 à la faculté de Médecine de Montpellier<sup>16</sup>.

---

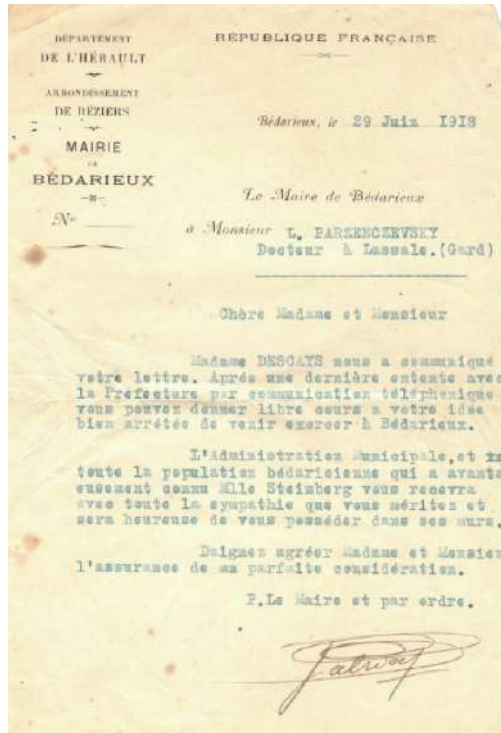
13. Date inconnue mais décès précisé dans l'acte de mariage.

14. Archives familiales, Catherine Rosenthal.

15. Tumeurs bénignes situées dans l'abdomen.

16. Parzenczewski Luzer ( sic),Thèse sur les Lipomes rétropéritonéaux, soutenue à l'université de Montpellier en 1919, Archives de l'université de Montpellier.





### 3. Le retour à Paris

Peu après la soutenance de thèse de Lazare, le couple s'installe à Paris où naît de leur union Toulia<sup>17</sup>, leur fils, le 30 avril 1920, 89 rue d'Assas<sup>18</sup>. Contrairement à ses parents, il avait donc la nationalité française. A cette époque, Lazare et Sarah vivent rue Barrault<sup>19</sup> dans le 13<sup>e</sup> arrondissement. Ils ont l'habitude de retrouver des amis de la communauté russe au parc Montsouris, et les jeunes couples en profitent pour discuter dans leur langue natale et promener les jeunes enfants. Toulia y a peut-être fait ses premiers pas ? Sarah et Lazare ne sont pas pratiquants, Toulia ne reçoit pas d'éducation religieuse.

---

17. Il francise son nom le 19 novembre 1954

18. Préfecture de la Seine, Mairie du VI Arrondissement, Extrait des Minutes des Actes de naissance du VI Arrondissement, Paris le 30/10/1956

19. Sur l'acte de naissance de Toulia, le greffier a écrit « rue barreau ».



Parc Montsouris, années 1930

Sarah et Toulia. Mais le projet ne se concrétise pas et il revient en France<sup>20</sup>. Il est possible que Lazare ait été médecin de la communauté russe à Paris.

Ils y vivent quelques temps avant de déménager à une vingtaine de kilomètres au sud de Paris, à Orsay. C'est une petite ville à l'époque (5000 habitants) et la campagne environnante les a charmés.

#### 4. La vie à Orsay

La famille s'installe 80 rue de Versailles. C'est dans cette ville que Toulia grandit. Il est scolarisé à l'école primaire de garçons de la ville comme l'indique le registre de l'école de 1926-27.



Mairie-écoles, 1931

20. Témoignage Catherine Rosenthal.

Les métiers inscrits sur les registres de renouvellement de carte d'identité ou de recensement par Lazare et Sarah varient car à l'époque il est difficile d'exercer la médecine quand on est étranger.

Depuis 1892, une loi obligeait les médecins à avoir un diplôme français pour pouvoir pratiquer la médecine en France. Deux lois promulguées en 1933 et 1935 ont renforcé la législation contre les médecins étrangers en leur interdisant d'exercer la médecine en France. En 1940, une nouvelle loi interdit aux médecins naturalisés français d'exercer la pratique de la médecine « Nul ne peut exercer la profession de médecin en France s'il ne possède la nationalité française à titre originaire comme étant né de père français ».

En 1928, lors du renouvellement de leurs cartes d'identité, Lazare met employé de commerce » et Sarah « étudiante » ; en 1929 Lazare est « étudiant » et Sarah « sans profession ». Lazare s'est remis aux études et apprend le latin car il espère obtenir son baccalauréat et faire une demande de naturalisation<sup>21</sup>. Lazare obtient son baccalauréat en 1933.

21



21. Archives d'Orsay



Photographie du 15bis rue Archangé-  
Source : [https://www.google.com/maps/@48.6976804,2.1862363,3a,75y,153.95h,96.85t/data=!3m6!1e1!3m4!1sdPHkiiZM6\\_Y0x2KrmBq-iSA!2e0!7!16384!8i8192?hl=fr](https://www.google.com/maps/@48.6976804,2.1862363,3a,75y,153.95h,96.85t/data=!3m6!1e1!3m4!1sdPHkiiZM6_Y0x2KrmBq-iSA!2e0!7!16384!8i8192?hl=fr)

Lors des recensements de 1931 et de 1936<sup>22</sup>, Lazare met « Docteur » comme profession, exerce-t-il alors la médecine ? La famille a déménagé au 15 bis rue Archangé, Sarah y a ouvert un cabinet de dentiste. Elle loue un petit jardin ouvrier où elle aime passer du temps pour jardiner et cultiver un petit potager<sup>23</sup>. C'est une femme moderne qui conduit.

Toulia poursuit au lycée Lakanal de Sceaux, il prend le train à la gare d'Orsay. Il adore le football et est inscrit dans un club. Lazare regarde cette passion d'un œil circonspect, lui l'intellectuel, a du mal à comprendre cet engouement pour un sport.

22



Classe de Toulia, lycée Lakanal, 1931-32<sup>24</sup>

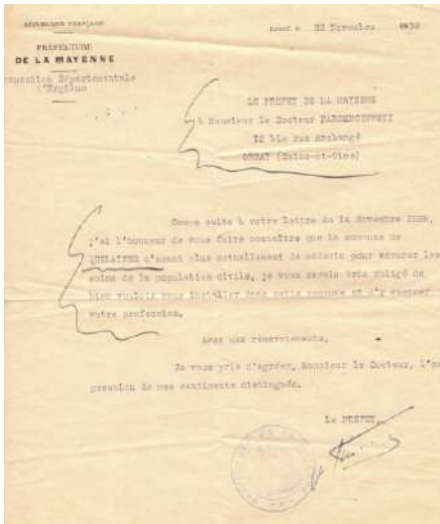
22. Archives numérisées du recensement de la population d'Orsay, 193, conservées à Chamarande.

23. Témoignage de Mme Catherine Rosenthal.

24. Archives familiales, Catherine Rosenthal.

## 5. L'installation en Mayenne

Malgré l'interdiction d'exercer pour les médecins étrangers, le préfet de la Mayenne accorde à Lazare le poste de médecin de la commune de Quélaines en novembre 1939, comme l'atteste la lettre ci-dessous<sup>25</sup>.



Mais en 1940, Quélaines se trouve dans la zone occupée, c'est peut-être pour cette raison que Sarah et Lazare reviennent à Orsay.

Sarah et Lazare se font recenser comme l'atteste le courrier du commissaire de police de Palaiseau, adressé au préfet de Seine et Oise et daté du 2 février 1942.<sup>26</sup>

Depuis l'ordonnance allemande du 27 septembre 1939, les personnes « juives » doivent se faire recenser : « Toute personne juive devra se présenter jusqu'au 20 octobre 1940 auprès du sous-préfet de son arrondissement, dans lequel elle a son domicile ou sa résidence habituelle, pour se faire inscrire sur un registre spécial. La déclaration du chef de famille sera valable pour toute la famille. (...)

25. Archives familiales, Catherine Rosenthal.

26. Archives départementales des Yvelines, cote 300W79.



Les contraventions à la présente ordonnance seront punies d'emprisonnement ou d'amende ou d'une de ces deux peines. La confiscation des biens pourra être prononcée ».



24 Sarah et Lazare à Quélaines (Mayenne)<sup>27</sup> Toulia à Orsay en 1940<sup>28</sup>

Ils habitent en zone occupée et doivent désormais porter l'étoile jaune ainsi que la mention « JUIF » sur leur carte d'identité.



27. Archives familiales, Catherine Rosenthal.  
28. Archives familiales, Catherine Rosenthal.

Le 29 mai 1942 la huitième ordonnance allemande interdit aux Juifs français et étrangers de la zone occupée de paraître en public sans porter une étoile jaune sur le côté gauche de la poitrine, et ce dès l'âge de 6 ans. Cette ordonnance antijuive est rendue publique le 31 mai par voie de presse, d'affichage et de radio. Elle entre en vigueur le 7 juin. Les Juifs de la zone occupée sont tenus de se rendre dans les commissariats pour retirer leur étoile, en échange d'un point de carte textile, qu'ils devront cou- dre sur leur vêtement.

En 1942, un ami de Sarah et de Lazare leur écrit une émouvante lettre datée du 9 juin 1942 :

Bien chers amis,

Aujourd'hui 9 juin, troisième jour de notre plus pénible épreuve depuis le commencement de la guerre. Les deux premiers jours, je ne suis pas sorti de la maison. Mais cela ne pouvait pas durer éternellement. L'on ne s'en- terre pas vivant que diable ! J'ai donc pris mon courage à deux mains, j'ai endossé mon veston sur lequel Berthe a appliqué solidement l'insigne « Juif » et je suis sorti pour faire mes courses. Je vous avoue franchement que j'étais quelque peu émotionné en prenant contact avec la rue orné de ma décoration. Tout en m'efforçant à me persuader que cette humiliation d'être marqué comme un pestiféré, ne doit pas blesser ma dignité d'homme, je me sentais néanmoins mal à mon aise. Mais au fur et à mesure que je marchais ce malaise se dissipait peu à peu.

Je me suis promené avenue d'Orléans où une foule compacte grouille, comme sur les grands boulevards. Ensuite j'avais à faire signer un document à la mairie du XIVème arrondissement, et de là je suis allé à la poste centrale pour déposer un pli recommandé. C'est vous dire si je me suis mêlé à la grande foule pour es- sayer de deviner le sentiment d e « l'homme de la rue » à l'égard des « marqués d'opprobre ». Et bien, autant que je puisse juger, nulle part, on ne remarque un geste désobligeant. L'on dirait même rencontrer une certaine sympathie envers les « réprouvés ». J'ai entendu des gens qui disaient : « Certes, je n'aime pas les Juifs, mais je ne peux pas comprendre que l'on puisse imposer une telle humiliation à des êtres humains. » Dans mon parcours j'ai rencontré une douzaine de « marqués », jeunes et vieux. Mais si les vieux ont l'air plutôt grave, les jeunes n'ont pas l'air de s'en faire. Ils

vous sourient comme à un compagnon de misère, rapprochement instinctif créé par le malheur commun.

En rentrant à la maison je me suis dit, il faut que je vous expose mes premières impressions. J'ai bon espoir que tout cela se tassera et que nous finirons par ne plus prendre trop au tragique cette nouvelle humiliation qui nous est imposée.

Et vous comment réagissez-vous ? J'espère que vous aussi vous commencez à vous habituer avec ce nouvel état des choses et que vos appréhensions s'estompent peu à peu en prenant contact avec la vie quotidienne. Ce qui m'est le plus pénible et que j'appréhende le plus est de faire la queue devant les attelages d'approvisionnement mêlé à des foules excitées, dont un rien peut créer des incidents désagréables. Et pourtant il faudrait s'y habituer aussi, le ventre ne tolère aucune faiblesse.

Meilleures amitiés à vous et à votre fils

Bien à vous

Berthe et Lazare.

## 6. L'arrestation, déportation et disparition

28 Lucien, Sarah et Toulia sont arrêtés ensemble le 26 octobre 1942 à leur domicile par les Allemands<sup>29</sup>. Leur arrestation fait partie d'une rafle organisée par les Allemands avec l'aide de la police française dans l'ensemble du département de Seine-et-Oise<sup>30</sup>. Les personnes arrêtées en vallée de Chevreuse sont dans un premier temps regroupées au commissariat de Palaiseau. Toulia est relâché car « il est français »<sup>31</sup>. Puis elles sont envoyées à Versailles, à la caserne des Récollets qui a été réquisitionnée pour cette rafle.

---

29. Archives du SHD de Caen, Dossier 21P523105, témoignage de Toulia.

30. Alexandre Doulut a étudié cette rafle dans sa thèse : « Le 24 octobre à 18 heures 15, la gestapo de Maisons-Laffitte contacte le chef de la gendarmerie de Seine-et-Oise afin qu'il réquisitionne, dans cinq villes du département, un local capable d'accueillir un certain nombre de Juifs – 406 personnes sont listées par la gestapo. La police française devra fournir le personnel de surveillance à partir de 16 heures le 25 octobre. Pour la planification des arrestations, ce n'est ni l'intendant de police ni le préfet qui ont été sollicités, mais directement les commissaires de police et les brigades de gendarmerie »

31. Archives du SHD de Caen, Dossier 21P523105, témoignage de Toulia.



La rafle du 26 octobre fait partie d'une rafle beaucoup plus importante qui a eu lieu dans le département de Seine-et-Oise. La Gestapo avait établi une liste de 406 personnes juives étrangères habitant dans différentes communes de Seine-et-Oise

Elle a donc concerné l'ensemble des villes pour lesquelles une personne juive avait été « listée ».

Cinq villes ont servi à regrouper les 249 personnes effectivement arrêtées : Villeneuve-Saint-Georges, Sevran, Versailles, Saint-Germain-en-Laye et Sannois. Normalement il était précisé que les Juifs français qui auraient été arrêtés devaient être relâchés mais il faudrait faire une étude plus fine

Ces 249 personnes ont été ensuite convoyées vers Paris, mais trois d'entre elles (un enfant et deux vieillards) ont vraisemblablement été prises en charge par l'UGIF dans les gares à Drancy, si bien que 246 Juifs sont internés à Drancy le 29 octobre 1942.

Parmi eux, se trouvent 49 enfants de moins de 16 ans – six ont échappé à la déportation par une prise en charge de l'UGIF

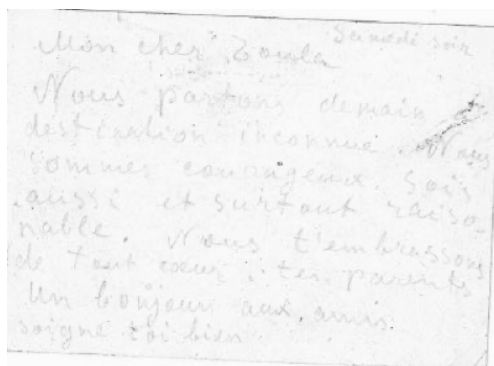
Extrait de la thèse d'Alexandre Doulut

Sarah et Lazare écrivent une lettre à Toulia depuis Versailles le 28 octobre : « Mon cher enfant. Je t'écris quelques mots. Va voir madame D. Nous sommes bien. Demain je t'écrirai encore. On t'embrasse. Tes parents ».

27



Le 29, Sarah et Lazare et toutes les personnes internées à Versailles sont envoyés en train à Paris, puis conduits au camp d'internement de Drancy. Le 8 novembre ils écrivent une dernière carte à Toulia « Mon cher Toula, Nous partons vers une destination inconnue. Nous sommes courageux. Sois aussi, et surtout raisonnable. Nous t'embrassons de tout cœur. Tes parents. Un bonjour aux amis. Soigne toi bien. »



Lazare et Sarah sont déportés par le convoi 44 le 9 novembre 1942. Ce convoi déporte plus de 1000 personnes.

**Convoi n°44 en date du 9 novembre 1942**

Le convoi n°44 est le troisième des quatre convois partis en novembre 1942 de la région parisienne. 1 003 noms de partants sont connus mais peut-être y en avait-il davantage. Il est composé de 384 hommes, 560 femmes, 56 indéterminés. Au moins 150 enfants de moins de 17 ans figuraient parmi les partants. La très grande majorité des déportés du convoi 44 étaient des Juifs

grecs ( 750 à 800) en raison d'une rafle opérée quelques jours auparavant dans cette communauté.

Le convoi part le 9 novembre 1942 de la gare du Bourget-Dran-cy. Le témoignage de Jacques Lévy, un rescapé du convoi 44 permet de se rendre compte des conditions dans lesquelles les déportés ont fait le trajet : « Chaque voiture, wagon à bestiaux, reçut une moyenne de 70 personnes. Comme provisions de voyage, les déportés reçurent une innommable boule de pain, un maigre bout de fromage et... ce fut tout. Comme boisson, deux seaux d'eau pour tout un wagon, dont l'un une fois vidé, devait servir aux besoins de l'ensemble des voyageurs ».

D'après ces souvenirs, le convoi serait parti vers 20h le 9 novembre. S'en suivirent trois jours de voyage parfois marqués par des arrêts mais les wagons restaient toujours fermés. A l'intérieur, plusieurs personnes sont mortes d'épuisement et de faim. Jacques Lévy évoque également des scènes d'hystérie. Avant d'arriver à Auschwitz, le convoi marqua un arrêt à Kossel. Ordre fut donné à tous les hommes de moins de 50 ans de sortir des wagons. Tous ceux qui refusaient d'obéir furent abattus. Les listes font effectivement mention de 150 hommes du convoi 44 sélectionnés à Kosel parmi lesquels 16 survivants en 1945. Jacques Lévy note la présence de Danaecker à Kosel.

A l'arrivée du convoi à Auschwitz, seules 100 femmes furent sélectionnées pour le travail ( matricule 24254 à 24353). Tous les autres déportés arrivés vivants à Auschwitz furent immédiatement gazés soit environ 750 personnes.

Le convoi s'arrête à la gare de Cosel à quelques dizaines de kilomètres d'Auschwitz. Lazare fait partie des 150 hommes sélectionnés pour rentrer au camp de Blechhammer. Le commando « Blechhammer » est rattaché au camp d'Auschwitz le 1 avril 1944, et Lazare est tatoué sous le numéro de détenu : 178256<sup>32</sup>. Il est ensuite transféré à Gross Rosen<sup>33</sup>. Puis il est déporté au camp de

32. Le 1er avril 1944 : la Kommandantur du camp de concentration d'Auschwitz prend en charge le "camp de travail forcé pour Juifs" de Blechhammer, géré par la Wehrmacht. Un groupe de détenus travaillant dans le bureau d'accueil de la section politique s'est rendu à Blechhammer sous la surveillance des SS et a été chargé de remplir des fiches personnelles et de tatouer 3056 détenus hommes (176512 - 179567) et environ 200 détenues femmes. Le camp a été rattaché en tant que sous-camp de concentration d'Auschwitz III. (Sources Archives de Bad Arolsen)

33. Date inconnue

concentration de Buchenwald le 10 février 1945 (venant du camp de concentration de Gross-Rosen), numéro de détenu : 125854, catégorie de détenu sous le régime nazi : Schutzhaft » (détention de sûreté), « juif », « politisch ». Il est encore incarcéré là entre 23 mars 1945 et le 5 avril 1945 (examens du médecin du camp de concentration de Buchenwald – remarque : capable de marcher).

Les détenus du camp de concentration de Buchenwald ont été libérés le 11 avril 1945 par l'armée américaine. Le nom du Lazare Parzenczewski apparaît dans les « Listes de survivants du camp de concentration de Buchenwald ». Il a été vu pour la dernière fois le 9 avril 1945 à Buchenwald devant le bloc 62. Puis nous perdons la trace de Lazare. Il a peut-être fait partie des prisonniers emmenés par les Nazis lors des marches de la mort, ou peut-être est-il mort lors de la libération du camp ?

# KUPERBERG née Zylberberg/silberberg Gitla 25/5/1895 à Radom (Pologne)

## 1. La vie en Pologne

Gitla Kuperberg ou Kupferberg<sup>1</sup> est née le 25 mai 1895 à Radom. Fille de Majlich-Icek Zylberberg et de Chana-Ruchla, née Grynberg, épouse Zylberberg, se marie avec Swul-Wigdor ou Samuel<sup>2</sup> Kupferberg le 16 juin 1918 à Radom<sup>3</sup>. Samuel (Szwul-Vigdor) est né le 25 juin 1895 à Szydłowiec situé à une vingtaine de kilomètres au Sud-Ouest de Radom.



1. Gitla Kuperberg ou Kupferberg selon les documents : sur l'extrait de mariage de Radom de Gitla et de Szwul il est écrit Kuperberg, ainsi que sur le dossier du SHD de Caen, mais sur l'acte de naissance de leur fille c'est Kupfberger avec un « F » qui est noté.

2. Le nom polonais de Samuel apparaît dans différentes archives notamment celle du recensement par commune de la population juive par commune de Seine et Oise.

3. Acte de mariage dossier n°21P552 745, archives de Caen

Comment Gitla et Samuel se sont-ils connus ? Peut-être par le travail ? Samuel est peut-être venu travailler à Radom, qui était à l'époque de sa majorité la grande ville la plus proche. Ville dans laquelle vivait une communauté juive importante.

### **POLOGNE – RADOM**

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, un tiers de la population de Radom est juive. Une synagogue a été construite entre 1844 et 1846. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, la communauté juive de Radom possède un cimetière, une grande synagogue, des écoles et un hôpital. En 1860, les Juifs obtiennent le droit de s'installer dans toute la ville. Une partie de la communauté est très bien insérée économiquement dans la ville : « Les Juifs vivaient parmi les Polonais, mais il y avait aussi un quartier juif dans la ville, dont le cœur était la rue Wałowa. Il y avait (...) plusieurs shtiebels et un mikvé - un bain public (...). Wałowa et les rues avoisinantes étaient remplies de boutiques juives - boucheries casher, librairies, magasins de vêtements et de chapellerie. »

La population a énormément augmenté entre 1909 et 1921, c'est peut-être ce qui a poussé Gitla et son mari à partir. Mais c'est peut-être également la vague d'antisémitisme. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un fort courant nationaliste traverse l'Europe et notamment la Pologne où il s'accompagne d'un violent antisémitisme. Lors de la guerre soviéto-polonaise (1919-21), s'impose progressivement l'idée dans la population polonaise que les Juifs aident les Bolcheviks dans leurs conquêtes de la Pologne. Une série de pogroms a lieu en 1918-1919. Cet antisémitisme populaire se double d'un antisémitisme d'État. De nombreux soldats juifs, servant l'armée polonaise, sont arrêtés et internés, car soupçonnés de complicité. Finalement libérés, nombreux sont ceux qui décident de quitter la Pologne. Samuel Kupfeberg a peut-être fui la Pologne pour cette raison.

## **2. L'arrivée en France**

En 1924, les deux époux vivent à Paris. Quand sont-ils arrivés dans la capitale? Pourquoi sont-ils venus en France après s'être marié à Radom ? Ont-ils été dans un autre pays avant ?

L'antisémitisme bien présent en Pologne est peut-être une des raisons de leur départ. Quant au choix de la France, c'est le pays des Droits de l'Homme dans lesquels les Juifs ont les mêmes droits que les autres citoyens depuis la Révolution française.



Une des bases de colonne positionnée à l'emplacement de la synagogue détruite

Source : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Synagogue\\_de\\_Radom\\_\(1844-1939\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Synagogue_de_Radom_(1844-1939))

Population juive à Radom <sup>12,46,47</sup>			
Année	Population totale de la ville	Nombre de Juifs	Pourcentage de Juifs
1765	-	65	-
1787	-	91	-
1812	-	340	-
1815	2 726	413	15,1 %
1822	3 783	505	13,3 %
1826	3 742	945	25,2 %
1841	5 833	1 650	28,2 %
1856	9 509	1 697	17,8 %
1862	10 073	2 724	27,0 %
1893	18 820	8 021	42,6 %
1897	29 896	11 277	37,7 %
1909	39 881	16 976	42,4 %
1921	61 599	24 465	39,7 %

Source [https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire\\_des\\_Juifs\\_%C3%A0\\_Radom#%C3%89volution\\_de\\_la\\_population\\_juive](https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_des_Juifs_%C3%A0_Radom#%C3%89volution_de_la_population_juive)

Marie naît le 4 avril 1924 dans le 12<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. Le couple habite alors 35 rue Pali Kao<sup>4</sup>. Puis le couple déménage 12 rue des Haudinettes, ce que précise Marie leur fille dans le dossier de demande d'attribution de déporté politique qu'elle remplit après la guerre au nom de sa mère.

### 3. Orsay

Gitla et Swul s'installent à Orsay<sup>5</sup>. Pourquoi ont-ils déménagé dans cette commune de la banlieue parisienne ? C'est alors une petite ville, proche de Paris bien reliée par la ligne de Sceaux. Ils habitent 50 route de Montlhéry. Swul est tailleur<sup>6</sup>, Gitla commerçante<sup>7</sup>.

4. Acte de naissance de Marie Kupferberg.

5. Archives des Yvelines, cote 300W79.

6. Liste des chefs de famille juifs résidant en 1941 dans le département de Seine et Oise, archives des Yvelines, cote 300W79.

7. Registre d'inscription de demande de Carte d'identité 1941 d'Orsay, archives d'Orsay.



Gitla a divorcé de Samuel Kuperberg. Elle a rencontré Jacob Jakubowicz et vit avec lui depuis 1930 (au moins). Dans les archives du recensement de 1931, Gitla, Jakob et Marie vivent à Mondétour. Gitla se dit alors couturière de profession.

Lotissement de MONDETOUR BOIS-du-ROI	5	5	3402	JACUBOWICZ	Jacob	1889	Katna	Polon.	Chef	brossanteur
			3403	"	Gitla	1895	Radomy	"	femme	couturière
			3404	"	Marie	1924	Paris	"	filles	SP

Fin avril 1931, Gitla est enceinte de 8 mois, elle est en instance de divorce<sup>8</sup>. Le 6 juin 1931, Roger Jakubowicz naît à Orsay.

nr: 36  
 Naissance  
 de Roger  
 Jakubowicz  
 Mairie (Ann. 4. Orsay)  
 - 1896 -  
 Marié à Saint-Jean d'Arc (Israël) le 25 mars 1928, avec une femme nommée Gitla Kuperberg née à Radom (Pologne) le dix mai mil huit cent quatre vingt quinze, sans profession, domiciliés à Orsay maison des Platanes. Brevet le huit juin mil neuf cent trente un, dix heures, sur acte de mariage du père, ses parents, qui lecture faite, a signé avec nous Paul Blondel, chevalier de la Légion d'Honneur Maire d'Orsay.

Mention de divorce en fin de registre + mention de décès  
 J. Jakubowicz  
 P. Blondel

34

Gitla quitte Orsay de nombreuses fois entre 1932 et 1942 mais nous ne connaissons pas la raison. Le 7 septembre 1934 Gitla vient de Paris (pas d'adresse) et s'installe route de Montlhéry, elle est couturière, elle part pour Bagnolet, 79 rue Édouard Vaillant le 12 février 1935.

Le 28 juillet 1937 elle revient dans la commune d'Orsay et s'installe 50 rue de Montlhéry, elle vient de Paris passage des Haudinettes, elle est sans profession. Elle part de nouveau le 30 no-

8. Archives d'Orsay.



vembre pour Paris rue des Haudinettes.  
Gitla doit à chaque fois déclarer son arrivée ou son départ aux autorités municipales.

Un décret du 2 octobre 1888 astreint ainsi les étrangers résidant en France à déclarer leur présence auprès des autorités municipales. Cette mesure réservée aux seuls hommes, en tant que chefs de famille, prévoyait que chaque étranger doit remplir un formulaire, fournir son état civil, sa nationalité et présenter des pièces justificatives à l'appui de ses déclarations, dans les quinze jours suivant son arrivée.

À partir de 1917, des cartes d'identité pour étranger sont instaurées en France. Le but est de contrôler l'immigration en France. Les cartes d'identité pour étrangers étaient de couleur différente en fonction du secteur dans lequel travaillait la personne, elles étaient vertes pour les « non travailleurs ».

#### 4. La Déportation

Gitla est arrêtée le 29 octobre 1942 à son domicile par la police allemande 50 route de Monthléry parce qu'elle était juive. Roger est-il arrêté et relâché car « français » ? Où est-il au moment de l'arrestation ailleurs avec son père qui ne sera pas non plus arrêté ?

Gitla est envoyée à Versailles puis à Drancy. Elle est déportée à Auschwitz-Birkenau par le convoi n°44 le 9 novembre 1942<sup>9</sup>. Elle meurt à l'infirmerie de Birkenau<sup>10</sup>.

Gitla est entrée dans le camp, comme l'attestent deux témoignages : celui de madame Dora Lipinski qui « certifie avoir vu madame Kuperberg, née Zilberberg décéder au camp de Birkenau l'été 1943 au lager B » le 18 mars 1949 ; celui d'Ita Friedman dit avoir connu Gitla « à Paris venant d'Orsay » et quelle l'a rencontrée à Birkenau en « juillet 1943 au Krankenhaus » elle écrit que Gitla était « malade » et est décédée ». Elle précise que Gitla était au block 26 dans le camp.

9. Demande d'attribution du titre de déporté, dossier n°21p 552 745, archives de Caen

10. Témoignage de Ita Friedman, dossier n°21p 552 745, archives de Caen

11. Dossier du SHD de Caen 210552745



Voici les gardiens

ils empal

ils to

pc

Ils fouettent,

tout ça

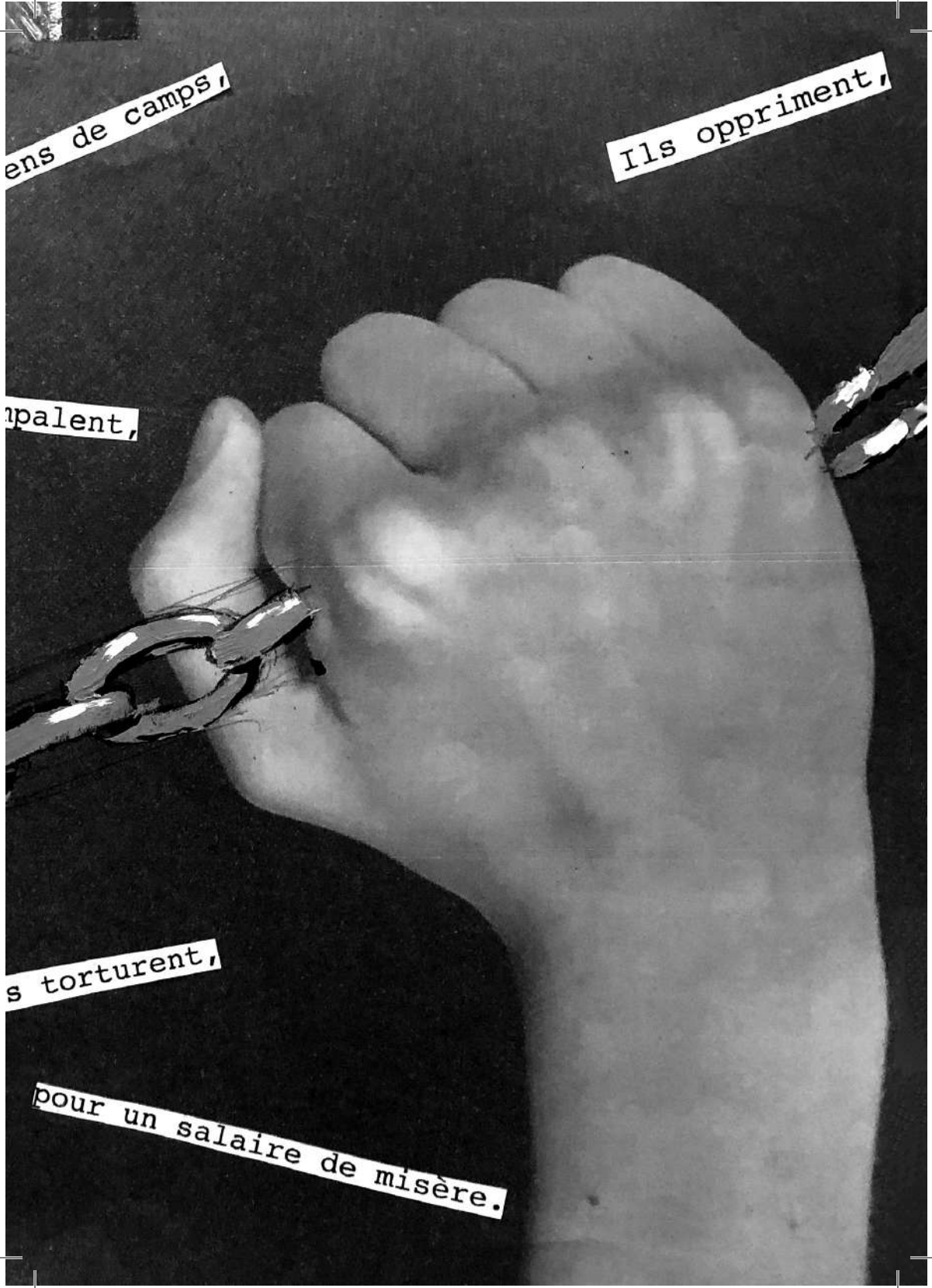
ens de camps,

Ils oppriment,

palent,

s torturent,

pour un salaire de misère.





Mille fois

LA DÉLATION

Vous partez de main

celui qui se dit l'envoyé de Dieu est

le diable

l'envoyé de son esprit

9 Juin 1942

des obligeant

MAISON DES

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

de son partue

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

LA GRANDE BEUTE ALIMENTAIRE

## **Les biographies littéraires de Sarah/ Sonia et Lazare/ Lucien Parzenczewski**

Lorsque je me suis lancée, à mon arrivée au collège Charles Péguy, dans le projet autour du Convoi 44, la Shoah et, plus généralement, l'histoire des déportés pendant la seconde guerre mondiale, c'étaient, surtout, un chiffre (6 millions de morts), des noms de camps de concentration, des romans (« Un sac de billes », de Joseph Joffo, « Le liseur » de Bernhard Schlink...) un témoignage d'une force rare (« Si c'est un homme », de Primo Levi) ... et l'arrestation de mon arrière-grand-père, en 1943, mille fois racontée par ma grand-mère, gagnée par la maladie d'Alzheimer.

39

Pleine de ces mots, je n'étais pas suffisamment préparée au silence des revenants. J'en avais entendu parler -comme tout le monde- mais sans y réfléchir vraiment et sans en mesurer l'omniprésence.

Alors que nous avons minutieusement parcouru de nombreuses archives, précieuses mais arides, j'attendais avec impatience la venue la petite fille de Lazare et Sarah Parzenczewski. Elle allait, pensais-je, nous raconter la vie de ses

grands-parents, combler les vides, faire la lumière sur ce que nous n'avions pas pu découvrir. Pourtant, ses premières paroles ont été pour dire le silence, l'impossible transmission, le métier de son père (« Commercial, il passait ses journées au volant de sa voiture et j'ai toujours pensé que s'il avait choisi ce métier, c'était pour le silence de ses trajets et l'inévitable solitude de ces moments »), l'évidence pour l'enfant qu'elle était qu'elle ne pouvait pas poser de questions à son père. « Je peux vous parler de souvenirs généraux des enfants de cette génération, mais je n'ai pas de souvenirs particuliers sur Sarah et Lazare, à vous transmettre ». Ont émergé ensuite, pourtant, quelques souvenirs : des objets - des livres en latin qu'avait achetés Lazare pour repasser son baccalauréat en France, un chandelier rapporté par le couple de Pologne, deux photos prises de profil « parce que les photos des étrangers étaient prises de profil »), une phrase de Lazare « Moi, si on me demandait de meubler une maison, je pense que deux caisses suffiraient : une pour m'asseoir et une pour poser ma tasse de thé », une anecdote : Lazare aimait aller à Paris pour acheter des livres ; quand il revenait par la « Ligne de Sceaux », il lui arrivait de manquer l'arrêt d'Orsay parce qu'il était plongé dans un bouquin ». Très peu de choses au regard d'une vie, mais déjà beaucoup.

Confrontée à cette rareté des mots dans le témoignage de Mme Rosenthal et au fil de mes recherches, le magnifique poème d'Emmanuel Merle « Ce poignet démis de toi », écrit en 2010 et paru dans son

recueil Pierres de folie, consacré aux victimes de l'extermination nazie, a resurgi alors, comme une évidence :

Ce poignet démis de toi  
Dans la cohorte des poignets  
Nus  
Poignet aile à palpitation  
Ton  
Attache vitale

Les pores cautérisés<sup>2</sup> d'encre  
Bleu enfer  
Ta peau s'épèle en chiffres

Poignet bleu nu dans la cohorte  
Des poignets dénommés

Je réincarne tes os  
Je décote ton nom

Toi seul parmi les seuls  
Je te rends ton nom

Le poète rend son nom à ceux qui n'en ont plus. Il est celui qui a les mots pour le dire. C'est ainsi que, très modestement et dans un temps très court après l'écriture des biographies historiques, nous avons pris le parti des mots et de la fiction pour inventer ce que les archives n'avaient pas pu nous dire.

Assumant la subjectivité de leur travail et la nécessaire fiction des souvenirs - axe d'étude lors de notre séquence sur l'autobiographie - les élèves ont choisi plusieurs moments de la vie de Sarah et Lazare Parzenczewski, décidant de les écrire de différents points de vue.

J'ai choisi de garder deux moments importants de leur vie - le mariage et l'arrestation.

Marya Constant

## I- Le Mariage de Sarah et Lazare :

Éléments retrouvés dans les archives : le mariage a lieu le 18 juin 1917 à la mairie de Montpellier. Aucun parent n'a pu faire le déplacement.

### Texte de Neïla Anane (le mariage selon une invitée, amie de Sarah) :

42 Nous sommes le 18 juin 1917. Le ciel est d'un beau bleu clair, doux, rappelant les bleuets du bouquet de Sarah, également agrémenté de lys, symbole subtil, s'accordant parfaitement avec les nuages voluptueux flottant au-dessus de nos têtes.

Sarah se tient droite devant la mairie. Elle porte une longue robe blanche, simple, sans prétention mais la future mariée est si lumineuse que la robe devient magnifique ainsi portée. Pour une fois, elle a lâché ses cheveux qui flottent au vent, elle y a piqué quelques fleurs qu'elle a cueillies ce matin. Sarah sourit en ce beau jour de juin d'un sourire mi-triste mi-heureux. Pense-t-elle à ses parents restés au pays ? Ils seraient fiers d'elle. Elle réalise tous ses rêves, tous leurs rêves. Lazare la contemple à travers les verres translucides de ses lunettes rondes. Il est vêtu d'un costume simple noir et



d'une cravate sans artifices. Il semble mal à l'aise, ici, à l'extérieur, loin de ses livres. Son regard s'échappe peut-être vers des poèmes de Victor Hugo. Sarah s'en aperçoit et lui lance un petit coup aux côtes. Il la regarde et lui sourit, maladroit. Qui voit-il ? Sarah, la jeune fille russe, juive, passionnée de médecine, qui a tout quitté : sa famille, son pays, pour cette passion. Ou bien Sonia, l'étudiante brillantissime de la faculté de Montpellier ? Lazare a ses raisons d'être heureux, il a trouvé son âme sœur, celle qui a un parcours similaire au sien. Lazare et Sarah sont faits l'un pour l'autre. Le maire arrive, porteur de ce drapeau qui signifie tant pour eux deux. Le mariage se fera dehors déclare-t-il. Il fait si beau que ce serait criminel de ne pas en profiter. Après un long et pompeux discours, il les unit. Mais ils ne s'embrassent pas, protégés par une pudique barrière. Sarah sourit, Lazare aussi, le moment est beau, simple, humain. Sous les vivats de la foule, les lanciers de riz et de pétales, les mariés se dirigent, suivis de leurs invités, vers une petite salle de fête décorée de rubans blancs. Le repas est sobre. Et après une petite valse, vient le moment des cadeaux. Je leur offre un ménorah magnifique, en or. Lazare grimace et Sarah me regarde de travers. Je me sens mal, un homme me frappe un petit coup aux hanches et me murmure : « Ils sont peut-être nés juifs, mais ils ne sont pas du tout pratiquants ! ». Honteuse, je m'enfuis en courant.

**Texte d'Emmanuel Martins Guitard (le mariage selon Laz-**

**are) :**

J'ai vécu ce jour comme un grand bouleversement. Je désire aujourd'hui le décrire dans tous ses détails, même ceux qui ont été ensevelis dans mon âme pendant plusieurs années.

Ainsi, en ce jour si important pour moi, j'ai revêtu un costume avec un pantalon noir que j'avais acheté chez un tailleur polonais que je connaissais bien. Je me suis coiffé puis j'ai rejoint mon cher ami juif polonais, notre témoin pour le mariage. J'ai ressenti à ce moment une émotion vive, une tension nerveuse et une forme d'excitation qui m'ont suivi durant toute la durée de ce jour.

44

J'ai revu un ami que je m'étais fait à la faculté. Il est arrivé dans un costume blanc très élégant. Il semblait détaché, pensant sûrement à son sujet de thèse, à une hypothèse mathématique qu'il cherchait à démontrer. Cela m'a fait rire. Il semblait sur une autre planète (ce que Sarah me reprochait souvent) : il était vraiment comme moi. Nous avons embarqué dans une calèche pour nous rendre à la mairie : le compte à rebours avant le moment fatidique a commencé à ce moment-là dans ma tête.

C'est ainsi que nous sommes arrivés devant la mairie de Montpellier, qui arborait un fier drapeau tricolore. Nous avons franchi les quelques marches puis les quelques mètres qui nous séparaient de la salle officielle où le maire devait nous unir. Mon coeur battait très fort, trop fort. Ces vibrations résonnaient jusqu'à mes oreilles

et envahissaient mon cerveau. Au fur et à mesure que j'approchais du palier de la porte, je me sentais vaciller. J'avais besoin de me raccrocher à un repère. Je pensais à mes livres, mes beaux livres que j'avais abandonnés. Je repensais à Victor Hugo : aurait-il pu comprendre ce que je ressentais, lui, le grand écrivain, celui qui était le maître de la littérature française et que j'aimais tant ?

Soudain, je vis Sarah. Elle était vêtue d'une belle robe blanche qui lui allait parfaitement. Son visage et sa coiffure étaient indescriptibles. Cette fois-ci, mon coeur battait très fort, trop fort, mais ce n'était pas de la nervosité : c'était mon amour pour l'élue de mon coeur. Mes doutes et appréhensions ont disparu.

Le 18 juin 1917, je suis devenu le mari de Sarah et Sarah est devenue ma femme.

**Texte de de Lily Coureux-Planson (le mariage selon l'un des témoins de Lazare) :**

Ce jour-là a été un jour heureux. Je m'en rappelle avec joie, souvent, en souriant. La journée était paisible, et l'évènement n'a pas été fêté avec grandeur. Je me souviens d'une union assez discrète en petit comité. Il y avait surtout des amis proches avec lesquels les mariés échangeaient des sourires intimes. J'en faisais partie, j'en ai échangé quelques-uns avec Lazare, plutôt impressionné par l'évènement. Il était heureux, et ses yeux étaient souvent plongés dans le vide, sûrement dans ses pensées philosophiques, tout en se rappelant qu'il se

mariait avec la femme qu'il aimait, avec la femme qui était la plus belle à ses yeux, avec cette femme qui lui apportait tant de joie au quotidien.

Sarah avait mis une robe blanche, simple, qui la mettait en valeur. Lazare avait dit : « Ma femme est tellement ravissante qu'elle embellit sa robe ! »

Lors de la cérémonie, les regards des mariés se sont dirigés à deux reprises vers le drapeau tricolore français. La fierté était présente dans leurs yeux. Ils se mariaient dans le pays de Victor Hugo, de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Ils avaient certes laissé derrière eux leur famille, leurs amis, leur culture, mais ils avaient réussi leurs études et leur mariage en France. Oui, en France.

46

La cérémonie s'est déroulée à merveille. Lorsque nous sommes sortis de la mairie, le repas - très simple - a eu lieu dans les jardins, puis une valse a suivi.

L'heure des cadeaux est arrivée. J'ai été le second à offrir un cadeau, la première personne étant la témoin de Sarah, une amie de la faculté de médecine. J'ai offert alors aux mariés un livre de Victor Hugo.

### **Texte de Pauline Lamer (le mariage selon un Professeur de la faculté de Médecine de Montpellier) :**

Jamais un bouquet de mariage ne fut si bien choisi. Des lys et des bleuets. Dans un bouquet, cela faisait joli mais le choix de ces fleurs avait aussi un sens : Amour pur pendant la guerre. Il m'est impossible de croire que ce

bouquet avait été composé par hasard, surtout par Sarah, elle qui avait le sens du détail et qui était perfectionniste.

Lazare et Sarah se sont mariés en juin 1917. Le 18. Le nombre d'invités avait été restreint à cause de la guerre ! Ce n'étaient que des personnes de la faculté, plus d'élèves que de professeurs (nous n'étions que deux), mais ce n'était pas dans le cadre des études que nous nous étions réunis. C'était leur jour. Un jour heureux dans l'ignorance de ce qui les attendait.

La cérémonie fut simple et belle. Rien de superficiel. Sous le drapeau tricolore qui avait tant de sens pour eux, Sarah est devenue une Parzenczewski. Elle portait une robe très sobre, blanche, très proche du blanc des lys de son bouquet et des pâquerettes qui couronnait ses cheveux lâchés. Lucien portait, lui, un costume tout aussi simple. Cette sobriété caractérisait bien ce jeune couple, il ne fallait pas grand-chose pour qu'ils soient heureux.

Je me souviens de ce jour comme s'il avait été hors du temps, tant l'atmosphère qui nous entourait nous changeait de notre vie quotidienne.

Tout s'était déroulé dans le parc de la mairie, sous un grand soleil. Les témoins choisis étaient de très bons amis du couple et de bons élèves.

Il m'est toujours difficile de me faire à l'idée que Sarah et Lazare se sont mariés sans qu'aucune personne de leur famille n'ait été présente.

En tout cas les Steinberg et les Parzenczewski peuvent être fiers de leurs enfants ! Ça oui ! Ils formaient un si beau couple, mais la mort a frappé trop tôt.

## II- L'arrestation de Sarah, Lazare et Toulia :

Éléments retrouvés dans les archives : l'arrestation de Sarah, Lazare et Toulia a lieu lors de la rafle du 26 octobre 1942 : les juifs sont arrêtés, regroupés au commissariat de Palaiseau puis envoyés à Versailles à la Caserne des Recollets réquisitionnée pour cette rafle. Toulia réussit à s'enfuir (du fait de sa nationalité française ou aidé par un gendarme ?).

### Texte de Mélinée Bojnourdi (l'arrestation selon un gendarme)

48

C'était le 26 octobre 1942. Il faisait froid et humide. Les feuilles, orangées, virevoltaient dans le paysage avant de s'écraser au sol.

Mes quatre camarades et moi-même sommes arrivés devant la maison à 15h00. Tel était l'ordre. Mon collègue a toqué bruyamment à la porte, et c'est une femme d'une cinquantaine d'années qui a ouvert. J'ai vu la peur dans ses yeux.

Mes collègues sont entrés dans l'habitation, en poussant la femme, paralysée par l'angoisse. Pendant quelques secondes, j'ai attendu, immobile, devant la porte, fixant celle qui nous avait ouvert. Soudain, j'ai entendu des bruits de pas derrière moi et une voix féminine :

« Que se passe-t-il ? »

J'ai répondu sans me retourner :

« Ça ne vous regarde pas, madame. Mêlez-vous de

vos affaires ! »

Il y a un mois encore, je lui aurais répondu poliment. Le fait est que je ne suis plus sensible aux émotions des gens. Je les remarque, mais elles ne me font rien.

Mes collègues sont sortis avec la femme et deux hommes, visiblement le père et le fils.

**Texte de Mariana Kochoyan (l'arrestation selon une voisine de Sarah et Lazare)**

J'entends toquer chez mes voisins, les Parzenczewski. Ils sont juifs.

Je sors de chez moi. Je descends les escaliers, et je les vois, ces gendarmes qui devraient nous protéger. Tout le monde le sait : maintenant, ils ne sont que des moins que rien.

Je finis de descendre les escaliers. Ils sont cinq, et j'ai l'impression que ce sont des criminels. J'ai entendu dire que les gendarmes arrêtaient les juifs et les envoyaient dans des camps de travail.

À ce moment-là, devant les gendarmes, je sais ce qu'il se passe, mais je pose quand même la question :

« Que se passe-t-il ? »

Le seul gendarme qui n'est pas entré me répond :  
« Ça ne vous regarde pas, madame. Mêlez-vous de vos affaires ! »

Je veux lui rétorquer qu'il est inhumain, mais je n'arrive pas à parler, je n'arrive pas à ouvrir la bouche. Une petite voix dans ma tête me dit de les arrêter. Dire que je ne sais pas pourquoi je



n'arrive pas à parler serait mentir. Je sais ... Je sais pourquoi je n'arrive pas à lui répondre quoi que ce soit. C'est parce que j'ai peur. Je veux réagir mais, comme une lâche, je ne fais rien. J'ai honte d'avoir peur.

Le fils de mes voisins est de retour. Je sais qu'il m'a vue ce jour-là, il a vu ma lâcheté. Je n'ose pas le regarder dans les yeux. J'ai honte de moi.

### **Texte de Jeanne Lalucque (l'arrestation selon Toulia, le fils de Sarah et Lazare)**

Je m'appelle Toulia, je suis en train de lire un livre comme tous les après-midis, dans le salon. Tout à coup, j'entends toquer violemment à la porte. Ma mère se lève et va ouvrir la porte. Cinq gendarmes français sont dans l'embrasure de la porte.

50

Ils entrent et nous disent de sortir en nous poussant violemment. Ils nous conduisent au commissariat de Palaiseau et nous disent que nous allons aller dans un camp de travail. J'ai très peur. Ma mère parle à un gendarme à mon sujet. Elle lui répète que je suis français. Je reste avec mon père, à ma droite. L'un des gendarmes français me fixe. Derrière lui, j'aperçois le paysage. Il me fait signe d'approcher et me fait signe de partir. Il ferme les yeux et je disparaiss. Je vois mon père et ma mère me regarder partir sans savoir que ce sera la dernière fois que je les vois. À ce moment, je leur dis seulement : « À bientôt. »

LA GRANDE REVUE ALLEMANDE

Cinq années s'écoulèrent. Puis  
anzonga !

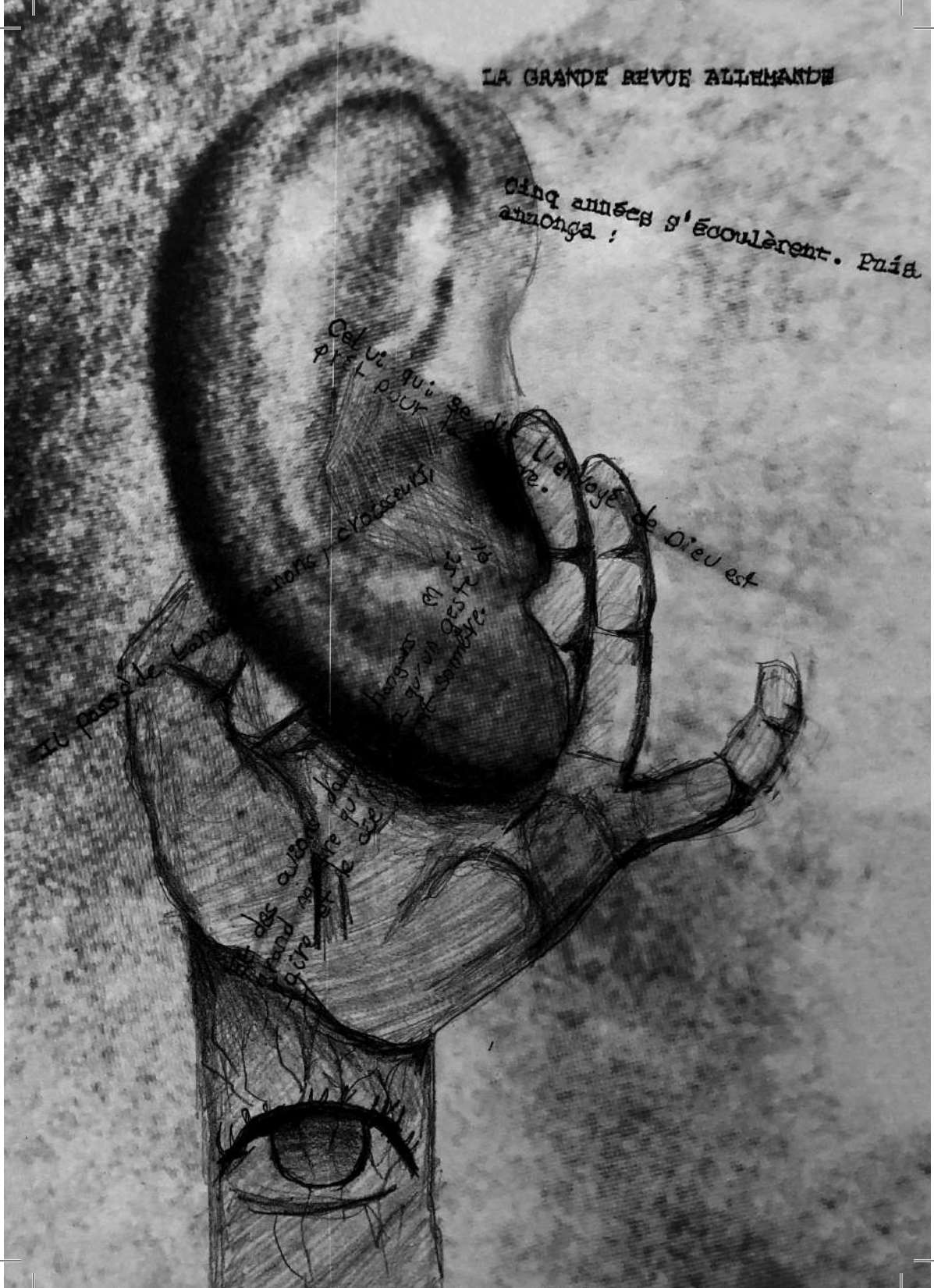
Celui qui se dit  
pour

L'envoyé de Dieu est

Il passe le

des autres  
grand nombre  
gère son être

langues en se  
un geste  
sombre.



## L'histoire littéraire de Gitla

*Quels textes littéraires biographiques vous ont marqués cette année?"*

Cette simple question a permis aux élèves de convoquer les formes littéraires lues et étudiées dans l'année. Ça tombe bien! Raconter la vie, la sienne ou celle des autres, est au coeur du programme de 3e. De nombreux textes ont donc été abordés tels que le roman biographique de David Foenkinos, Charlotte, une sorte d'enquête sur cette artiste peintre. Ou encore le conte sur la Shoah, La Plus Précieuse des marchandises de Jean-Claude Grumberg.

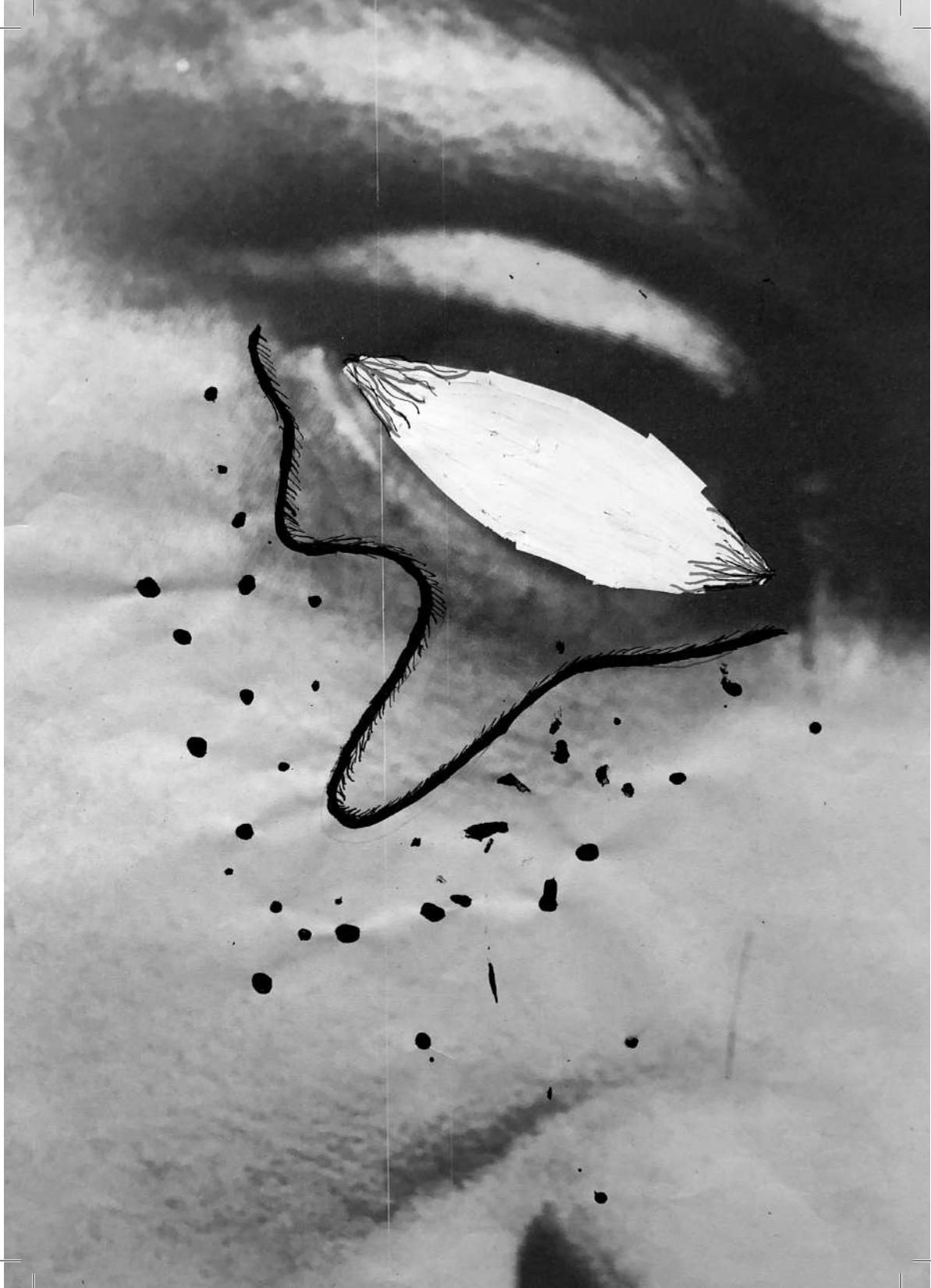
Ces lectures opèrent comme modèles dans cette recherche précise d'une forme littéraire biographique. Quelle vie avons-nous la tâche de raconter ? Celle de Gitla, une jeune femme juive, déportée et tuée à Auschwitz. Les recherches des élèves de l'atelier "archives" ont abouti à une trame de sa vie, dont nous ne connaissons finalement que les grandes lignes. Ce matériau sert de point de départ aux élèves qui doivent désormais choisir la forme de leur biographie. Une enquête? Un dialogue intérieur? Un conte? C'est ce dernier qui remporte le vote.

Voici l'histoire de Gitla, "à la manière d'un conte"...qui, lui, ne se terminera pas bien.

Clarisse Bruno

## Chapitre 1

Il était une fois, un royaume enneigé au nom exquis, de royaume de Pologne. Cette histoire débute il y a longtemps, mais ne nous appesantissons pas sur ces détails insignifiants. Dans ce beau royaume, naquit une petite chose, une petite couturière. Au fur et à mesure du temps, petite couturière grandit sans pour autant devenir une grande couturière. Petite couturière embellissait et faisait le bonheur de ses parents, Mr l'homme fortuné était fier de sa fille et lui apprenait toutes les choses qu'une jeune fille de cette époque devait savoir. Mais la personne la plus fière de petite couturière était sa mère, Mme l'institutrice, qui adorait voir sa fille, enserrée dans son corset, réciter des poèmes en français pour les invités de la maison. Mais petite couturière avait un secret, bien sûr, c'était un petit secret mais très important pour une petite couturière. Des fois, de temps en temps, pas souvent tout de même, mais au moins une fois dans la semaine, ou peut-être deux, ou même trois, quelques fois jusqu'à cinq fois... enfin, petite couturière se déguisait, rien de plus normal pour une enfant de son âge, mais elle ne se déguisait pas pour parader ou défiler, non, non, non. Petite couturière mettait une chemise blanche, un pantalon marron tout sale, enfilait des bottes pleines de boues et cachait ses cheveux sous un bonnet ou sous un chapeau selon le temps. Puis, elle se barbouillait le visage de suie, et ainsi parée, petite couturière devenue méconnaissable, sortait dans la rue, dans le monde extérieur et visitait sa ville dont elle connaissait tous les recoins, des belles demeures comme la sienne aux petits immeubles sombres tenant à peine debout. Mais il ne fallait le dire à personne, c'était le secret de petite couturière, son seul bien à elle. Et petite couturière alternait ses journées entre réceptions mondaines, cours particuliers avec des professeurs de de l'université et sorties dans la ville de Random. Cela dura bien des années et petite couturière aurait bien voulu que cela dure toute sa vie mais un événement vint tout chambouler, et cet événement avait un nom, celui de Premier mari.



**Drancy.** Un mot dont tout le monde a déjà entendu parlé, un nom mêlant honte et indignation. Drancy. Qui peut se vanter à 13 ou 14 ans d'en connaître la signification exacte ? Personne. Nul ne le peut car comment pouvons-nous comprendre les souffrances de tant de personnes dans ce lieu, comment apprendre les traitements inhumains qu'elles ont dû endurer, les violences qu'elles ont subies ? Cette question sans réponse posée par de nombreuses personnes donna lieu à une sortie de deux classes de troisième du collège Charles Péguy dans ce lieu chargé d'une histoire terrible. L'histoire de la Shoah.

55

Nous débutâmes par l'observation d'une maquette du camp de Drancy, avec en face un mur orné de photos de déportés. Nous sortîmes ensuite afin de pouvoir en observer l'original. Enfin, nous les vîmes, ces bâtiments de Drancy, là où Lazare et Sarah Parzenczewski, deux médecins d'Orsay sur lesquels nous travaillons cette année avaient été enfermés avant leur déportation. A leur vue je me demandai depuis quel bâtiment Sarah et Lazare avaient écrit deux dernières lettres à leur fils, Toulia, un dernier signe de vie... La dernière trace pour cet enfant de parents tant aimés.



Nous commençâmes par admirer la sculpture de Shelomo Selinger. Admirer ? Le mot n'est peut-être pas juste, je ne pense pas qu'elle ait été réalisée dans le but d'être jolie ou agréable à regarder. Comment rester insensible à cette œuvre ? Nous l'observâmes un moment, lisant ces mots poignants qui éveillèrent en chacun de nous le travail d'histoire de mémoire que nous devons aux victimes de la Shoah. Les deux escaliers représentent pour moi ( et cela me semble être très significatif), le chemin gravit par ces 100 000 personnes déportées vers la mort. En fait aujourd'hui les historiens ont montré que ce ne sont pas 100000 mais 76000 personnes qui ont été déportées de France.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers un wagon d'époque ayant servi à déporter des êtres humains et avant cela à transporter des chevaux bien que le départ se fasse de la gare de Bobigny ou de celle de Bourget. Ce wagon a été déplacé à Drancy comme symbole de mémoire.

56

Une chose me marqua à Drancy, que cet ancien camp soit devenu une cité HLM, où d'autres personnes soit forcées de vivre dans un endroit aussi morbide avec pour cause le fait qu'elles soient dans le besoin. Personne ne devrait être obligé d'expliquer à ses enfants que l'habitation dans laquelle ils grandissent est un lieu où l'on a enfermé des personnes avant de les déporter pour les assassiner.

Puis nos pas nous guidèrent vers une plaque commémorant de ces mots « Sous cette allée à 1m50 de profondeur passait le tunnel de l'évasion du camp de DRANCY, 70 internés répartis en 3 équipes œuvrèrent de jour et nuit pour sa réalisation. Commencé en septembre 1943, long de 36 mètres il fut découvert par les nazis en novembre 1943, il ne fut jamais achevé. Il manquait 3 mètres pour atteindre la liberté », un rêve de liberté, l'esquisse d'un espoir intense, le tunnel creusé par de futurs déportés en quête d'une vie supportable, tolérable, durable.





Ce tunnel synonyme d'un rêve profond représentait, il me semble, pour les prisonniers du camp de Drancy, une longue quête semée d'embûches vers un mot qu'ils appelaient de leurs vœux les plus profonds, la liberté. Après tant de travail, quelle injustice quand on songe qu'il ne leur manquait que 3 petits mètres sur 39 pour être libres.

Nous rentrâmes à l'intérieur, vîmes un court documentaire sur l'histoire de Drancy puis nous commençâmes une activité. Nous fûmes répartis en quatre groupes par nos professeurs et nous nous assîmes, chaque groupe autour d'une table. Mon groupe commença par l'étude des documents d'archives sur Georges Horan-Koiransky, cela nous fit faire un travail qui s'apparentait à celui d'un historien. Nous découvrîmes sa vie, celle d'un interné de Drancy, prisonnier de camp, celle d'un homme ayant vu des centaines de personnes aller et venir dans une seule direction, celle de la mort. Un homme qui a décidé de livrer son témoignage par des dessins réalisés sur place, au milieu de l'horreur. Puis nous eûmes la joie de pouvoir admirer l'un de ses dessins représentant ce qu'il serait approximatif d'appeler dortoir. Nous devions l'analyser, je vis tout d'abord dans ses dessins autre chose que la représentation d'une dure réalité de vie à Drancy, je vis à travers ces corps dessinés, si flous, la volonté de Monsieur Horan-Koiransky de montrer que même s'ils étaient encore vivants leurs âmes et une partie de leur vie étaient déjà partis, sortis de leurs corps prisonniers de cet enfer. Nous étudiâmes ensuite un extrait de journal intime décrivant les conditions terribles de vie à Drancy. Ce fut frappant, leur quotidien si différent du nôtre, presque irréaliste. Enfin, branchés à un ordinateur, nous écoutâmes le témoignage d'une dame, Annette Wainstein Landauer, ayant survécu à Drancy où elle avait été internée puis libérée durant sa jeunesse. Son histoire est incroyable et je dois l'avouer, au début, j'avais du mal à y croire. Ne cessant de pleurer elle réussit à empêcher son départ vers un camp d'extermination et à retrouver son frère et son père à Drancy. Elle parvint même à se faire

libérer avec eux, retrouver sa mère et une vie presque normale. Une expérience si marquante. Sur ce nous dûmes rentrer en Essonne, la matinée touchait à sa fin.

Cette sortie permis à mes camarades de classe et moi de prendre conscience de l'ampleur du travail de mémoire que nous réalisons cette année en écrivant les biographies de trois déportés passés par Drancy ( Lazare et Sarah Parzenczweski et Gitla Kuppeberg). Sur le chemin du retour, bloquée sur mon siège, je ne pus m'empêcher de penser, après cette visite à Drancy, à la suite de la Shoah aujourd'hui. Les coupables et les victimes ne sont peut-être plus les mêmes mais un génocide pourrait bien être encore présent de nos jours ...

Neïla Anane (texte) et Chloé Razafindrabe (photos)

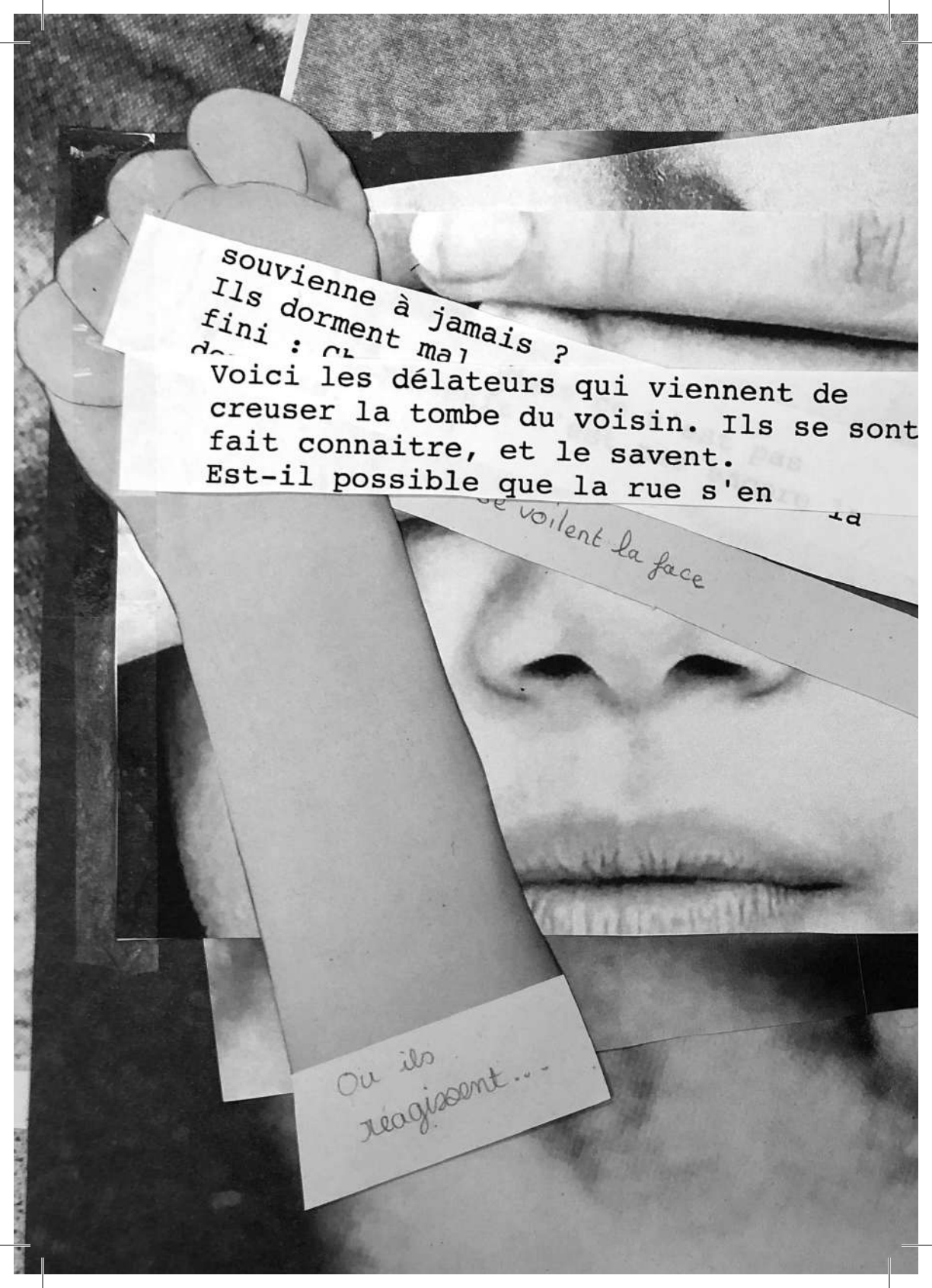








Rencontre avec Catherine Rosenthal



souviens-tu à jamais ?  
Ils dorment mal  
fini : c'est  
voici les délateurs qui viennent de  
creuser la tombe du voisin. Ils se sont  
fait connaître, et le savent.  
Est-il possible que la rue s'en

se voilent la face

Où ils  
réagissent...

ont





## **Raconter par les images**

Avec les élèves, j'ai travaillé à réaliser une biographie en bande-dessinée de la vie de Sarah et Lazare.

64 Ce projet de bande-dessinée a permis aux collégien·nes de s'emparer, par le dessin, des biographies sur lesquelles ils ont travaillé toute l'année. Le format de la bande-dessinée leur a permis d'illustrer ce qui n'a pas pu être conservé, d'imager ce qu'il est impossible de représenter, de donner une voix à ceux qui l'ont perdue, avec une poésie et une prévenance incroyables. En prenant ce temps pour raconter qui ils étaient, les élèves leur ont donné un visage, une identité, une individualité et une humanité; ils les ont raconté au-delà du drame de la Shoah.

Les élèves se sont partagés l'histoire, réalisant par groupe de deux une planche de bande-dessinée, une tranche de vie. Puis, les pages ont été mises en commun ; c'est la pluralité d'écritures et de styles graphiques qui donne sa force à cette bande-dessinée.

Les élèves ont imaginé un système de narration qui permet de mêler poétiquement les histoires de

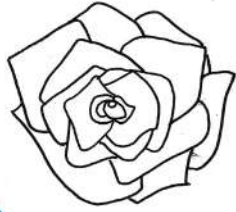
Sarah et Lazare. Lazare est d'abord à gauche de la page, tout de jaune vêtu. Sarah, elle, est à droite, et est symbolisée par le bleu. Quand ils se rencontrent, les cases prennent alors toute la largeur, et c'est dans une explosion de vert que Tulia naît.

La bande-dessinée est encadré par le témoignage de Catherine Rosenthal, qui est venue raconter l'histoire de sa famille à la classe à la classe.

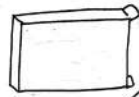
J'ai été saisie par le sérieux et l'imaginativité dont ont fait preuve les élèves lors de l'élaboration de cette bande-dessinée. Investis, les élèves sont engagés à transmettre un récit essentiel, une histoire intime prise dans la grande Histoire, une mémoire qu'il est toujours aussi essentielle de garder vivante.

Garance Coquart-Pocztar, artiste et autrice de bande-dessinée

Sarah



Lazare



AUJOURD' HUI , LE JEUDI 13 AVRIL 2023, M<sup>ME</sup> ROSENTHAL,  
PETITE -FILLE DE LAZARE ET SARAH PARZENCWESKI, NOUS  
RACONTE L'HISTOIRE DE SA FAMILLE.



JE NE SOUHAÏTE PAS QUE VOUS VOUS APITOYEZ SUR LEUR SORT  
MAÏS PLUTÔT QUE VOUS EN APPRENIEZ DAVANTAGE SUR LEUR VÉCU.

6 DECEMBRE 1889 LAZAR NAÏT.



KICHINEV 1888



SARAH STEINBERG NAÏT



ELLE EST ISSUE D'UNE FAMILLE JUIVE AISEE...

IL PASSE SON SAC A VARSOVIE



... CE QUI LUI PERMET DE FAIRE DES ETUDES

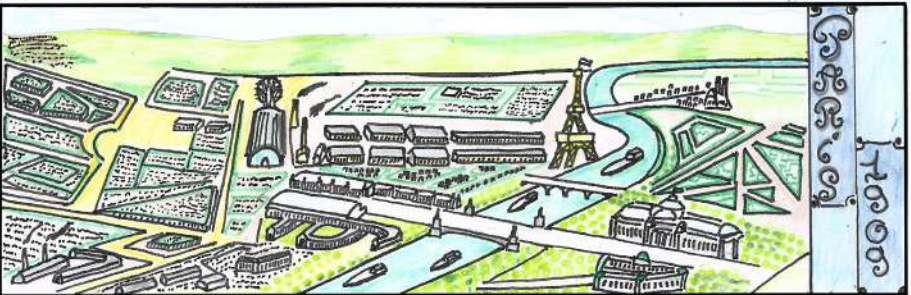
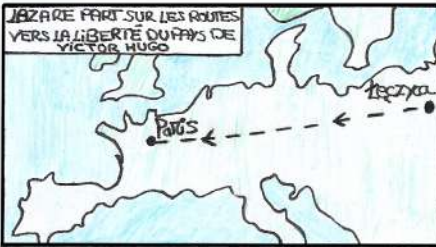
DES POGROMS ÉCLATENT ET LA POPULATION JUIVE EST VIOLENTEE.

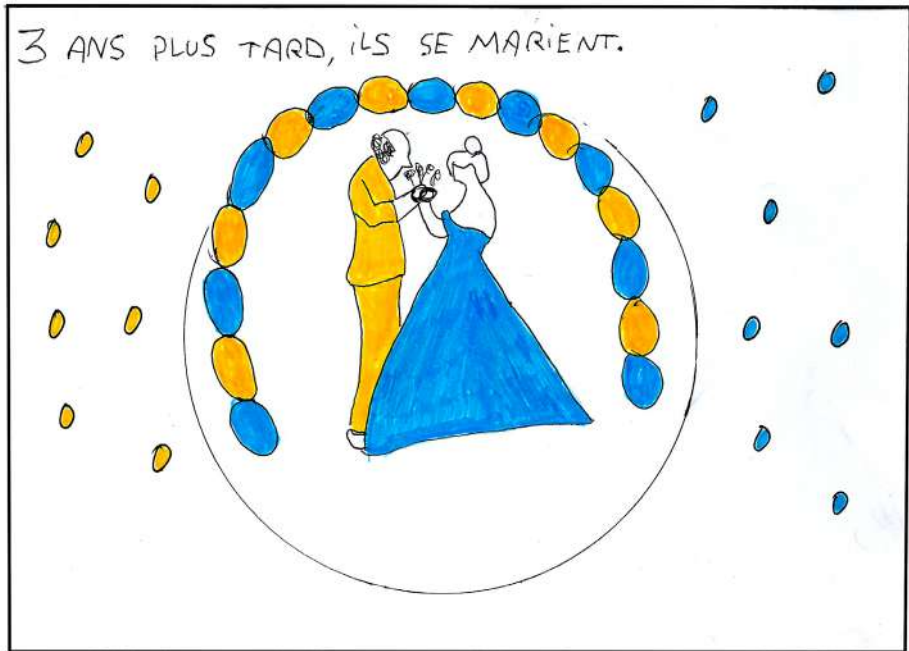
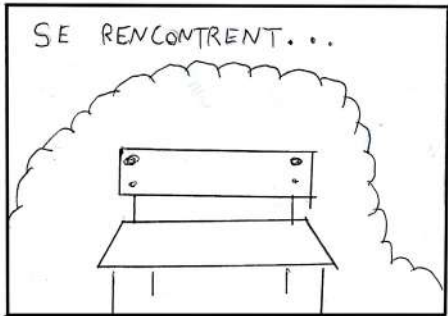
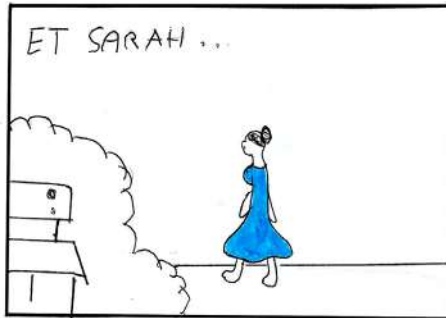


SARAH PART EN FRANCE POUR POURSUIVRE SES ETUDES.

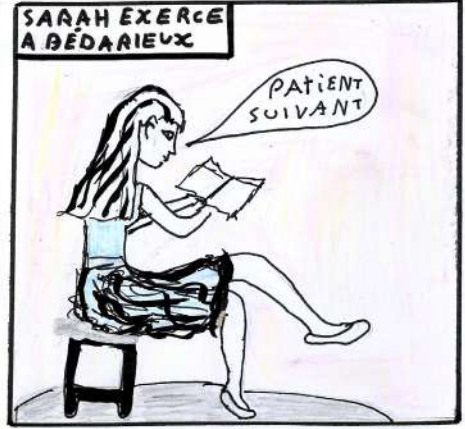
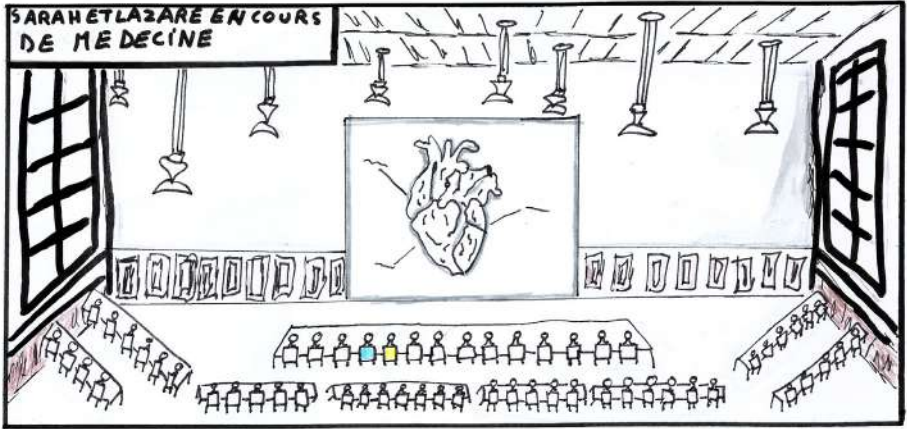












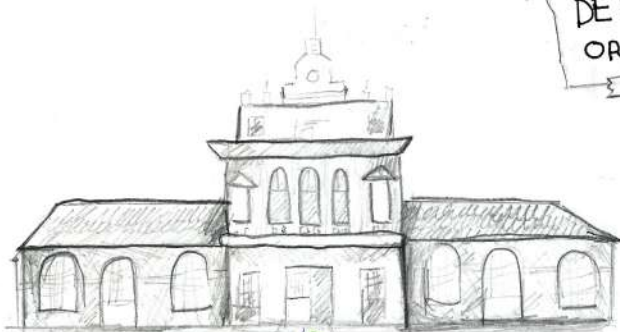


*Le 30/04/1920  
Lulia mail à  
Paris*

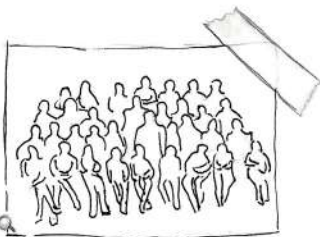


APRÈS PARIS, ILS DÉMÉNAGENT AU  
80 RUE DE VERSAILLES À ORSAY. C'EST ICI  
QUE TULIA FAIT SA PRIMAIRE.

80 RUE  
DE VERSAILLES  
ORSAY



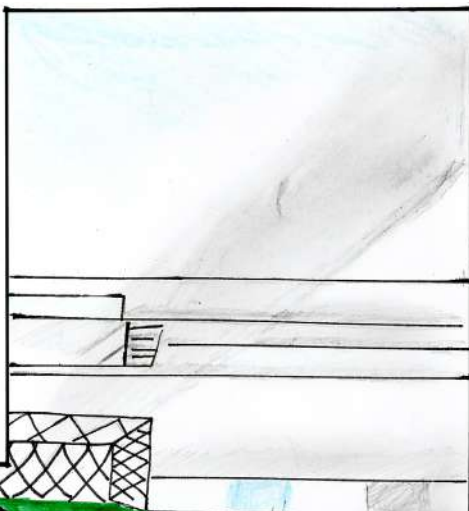
15 bis RUE ARCHANGÉ, ORSAY



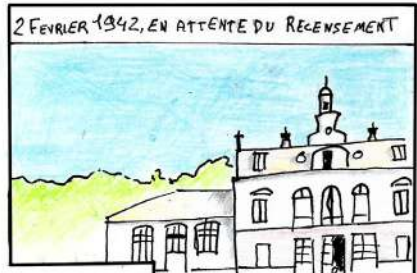
TOULIA FAIT  
SON COLLÈGE  
ET SON LYCÉE  
LORSQU'IL  
HABITE AU  
15 bis RUE  
ARCHANGÉ, ORSAY



Parfois, Lucien repense à l'éducation  
de TULIA...



ALORS QUE TULIA, LUI, FAIT SES MEILLEURES FIGURES.



CARTE D'IDENTITÉ

NOM: PARZENCZEWSKI  
 PRENOM: LUCIEN  
 NATIONALITÉ: POLONAISE  
 PROFESSION: MEDECIN  
 NÉ LE: 6 DECEMBRE 1889  
 À: LENEZYRA  
 DOMICILE: 15 BIS, RUE D'ARCHANGE

**SIGNALEMENT**

-TAILLE: 1M 80 -NEZ/DOS: un  
 -CHEVEUX: BRUN DIMENS  
 -MOUSTACHE: EPAISSE -VISAGE: ALLONG  
 -YEUX: MARRON -TEINT: MAT  
 -SIGNE PARTICULIER: AU CUN  
 TITULAIRE: L. PARZENCZEWSKI



CARTE D'IDENTITÉ

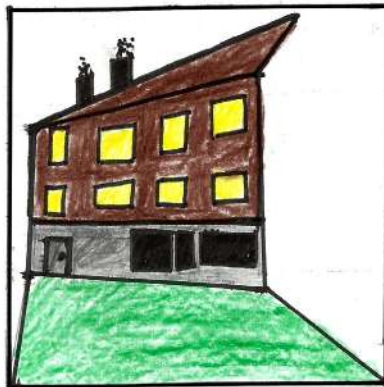
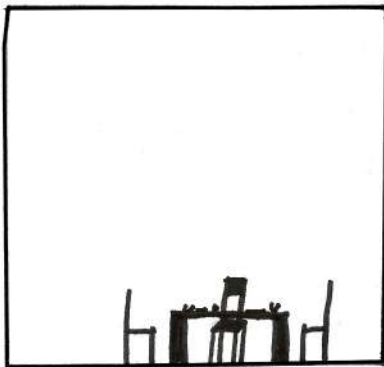
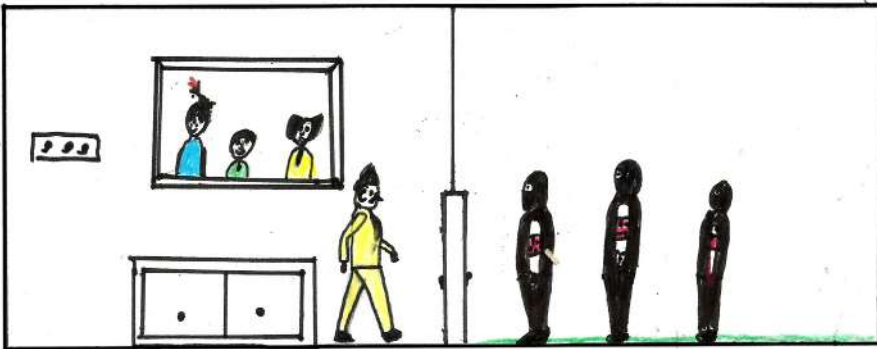
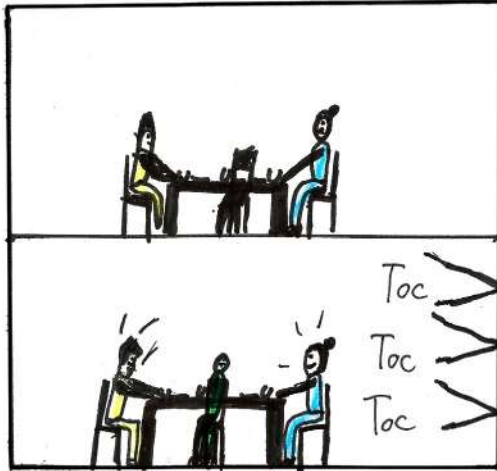
NOM: PARZENCZEWSKI  
 PRENOM: SARAH  
 NATIONALITÉ: POLONAISE  
 NÉE LE: 1888  
 À: KICHINEFF  
 DOMICILE: 15 BIS, RUE D'ARCHANGE

**SIGNALEMENT**

-TAILLE: 1M 68 -NEZ/DOS: un  
 -CHEVEUX: BRUN DIMENS  
 -MOUSTACHE: — -VISAGE: ALLONGÉ  
 -YEUX: MARRON -TEINT: MAT  
 -SIGNE PARTICULIER: AUCUN  
 TITULAIRE: S. PARZENCZEWSKI



# L'ARRESTATION

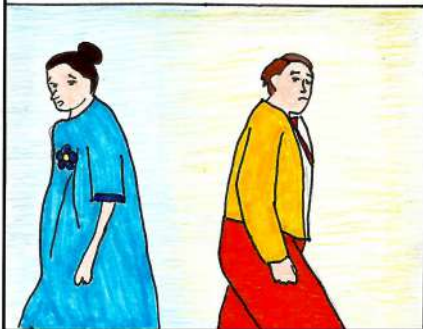




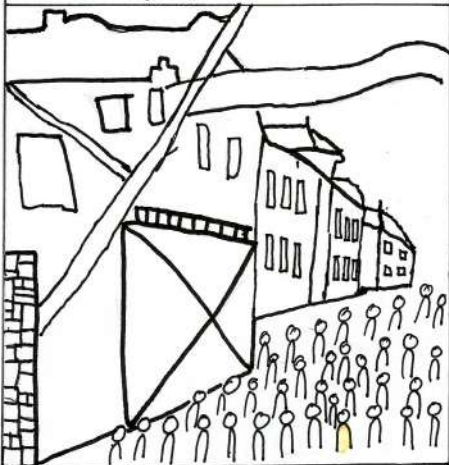
LAZARE ET SARAH SONT DÉPORTÉS PAR LE CONVOI 44 LE 9 NOVEMBRE 1942.  
CE CONVOI DÉPORTE PLUS DE 1 000 PERSONNES.



FINALEMENT SEUL LAZARE RENTRE.



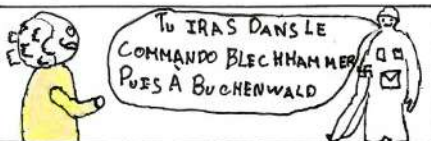
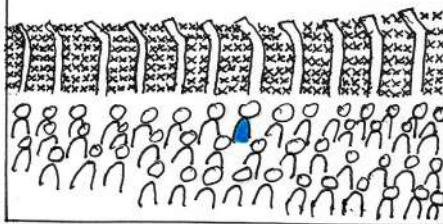
ENTRÉE DE LA ZAZA À AUSCHWITZ



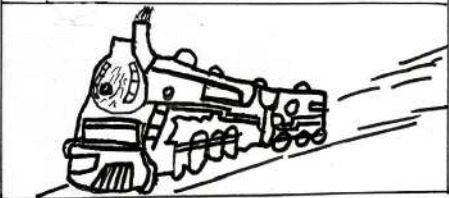
SÉLECTION DES FEMMES



VERS LA CHAMBRE A GAZ



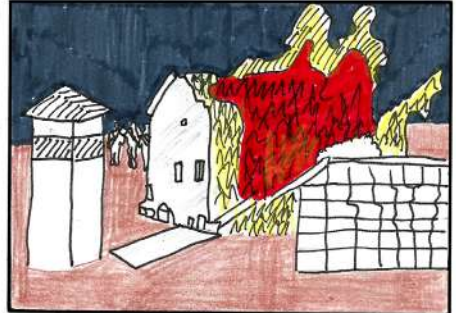
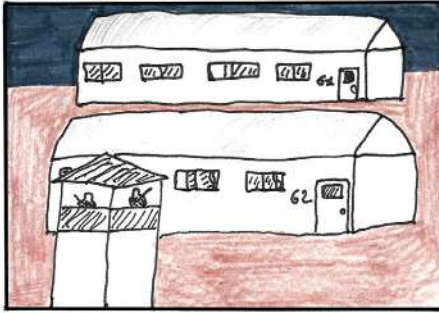
DÉPORTATION EN DIRECTION DE BUCHENWALD



ARRIVÉE À BUCHENWALD

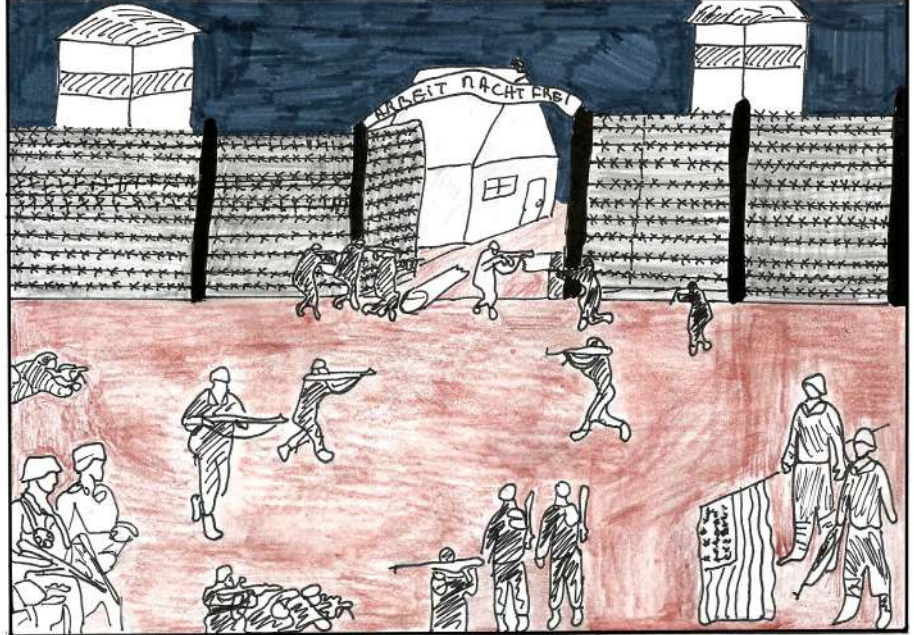






LES NAZIS FONT PARTIR LES DÉTENUX ENCORE APRES À LA MARCHÉ VERS D'AUTRES CAMPES

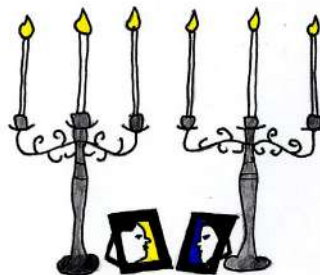
L'ARMÉE AMERICANE LIBÈRE LE CAMPES DE BUCHENWALD



C'EST ICI QUE S'ARRÊTE LEUR HISTOIRE. IL RESTE DE LAZARE ET SARAH :  
DES PHOTOS, DES LETTRES, DES CHANDELIERS... ET DES PAVÉS DE MÉMOIRE.

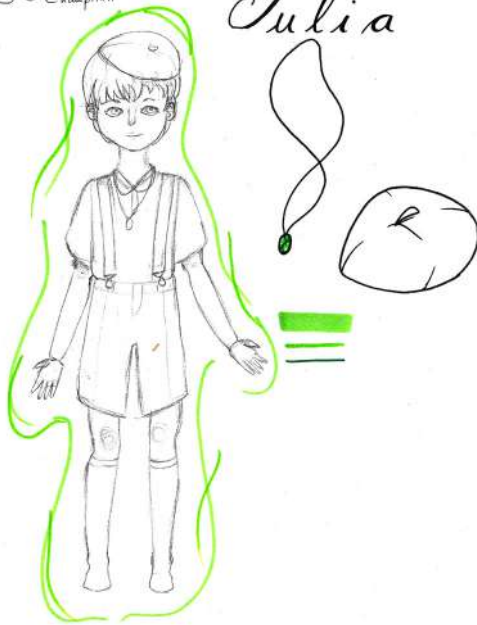


ICI A VECU SARAH PARZENCWESKI NE 1888 ARRÊTÉ 26-10-1942 INTERNE BRANNEY DEPORTE AUSCHWITZ	ICI A VECU LAZARE PARZENCWESKI NE 1889 ARRÊTÉ 26-10-1942 INTERNE BRANNEY DEPORTE AUSCHWITZ
---	--



♫ @Champiki11  
📷 @Champiki11

Tulia







Aujourd'hui en 2023, le monde compte plus de 8 milliards d'habitants. Chacun d'entre eux porte une histoire singulière. Comme en ont porté les humains d'antan, morts, venant d'époques antérieures. On se souvient de certains mieux que d'autres, pour n'en citer qu'un... Adolf Hitler. Étonnamment et injustement, on se souvient toujours mieux du bourreau que de la victime. Peut-être parce que le bourreau tient en un nom et la victime en 6 millions. Vous l'avez deviné, nous rendrons aujourd'hui hommage aux victimes de la Shoah.

Les élèves de notre âge apprennent le nom d'Hitler avant celui de ses victimes. Dans l'idée de rétablir l'ordre des choses, notre classe porte un nom spécial, celui de classe à projet. Afin de nous former en héritiers d'une histoire et d'une mémoire commune, nous découvrons et écrivons la biographie d'habitants de communes alentour à la nôtre, ayant posé leurs pieds là où nous posons à présent les nôtres.

Deux heures par semaine sont dédiées à ce projet, une pour retrouver, décrypter, comprendre, écrire la vie de ces trois quatre personnes ayant en commun la mort en déportation. Une seconde heure de théâtre et d'art. Certains élèves participant, jouant une pièce de Bertolt Brecht décrivant la vie sous l'Allemagne nazie, d'autres élèves

réalisant des œuvres d'art en rapport avec la Shoah.

Tout cela créant une nouvelle façon d'enseigner la Shoah et touchant chaque élève en ce qu'il est au plus profond de lui-même, un être humain, membre d'une fratrie de 8 milliards de personnes. Aujourd'hui, en ce mercredi 26 avril 2023, nous posons deux pavés de mémoire, témoignages de ceux qui n'auront eu le temps d'en écrire un, un dernier vestige de ces éternels apatrides dont on ne retrouvera jamais le corps. Laissez-nous à présent vous présenter notre travail de cette année, les biographies à la fois heureuses, banales et terribles de Sarah et Lazare Parzenczewski.

Neïla Anane, élève de 3<sup>è</sup> du collège Charles Péguy de Palaiseau







# Grand-peur et misère du III<sup>e</sup> Reich



de Bertolt Brecht  
un spectacle collectif  
des 3<sup>ème</sup> 1 et 3<sup>ème</sup> 2  
du collège Charles Peguy  
sous le regard de Didier Lesour

Grand peur et misère du Troisième Reich, une pièce « en kit » de Bertolt Brecht

C'est une pièce particulièrement stimulante pour un travail d'atelier avec des collégiens qui ont la montée du nazisme au programme d'histoire, parce qu'elle permet :

1. de parler d'histoire, en traitant de cette période avec un point de vue de dramaturge à la fois témoin et documentariste

2. de parler de théâtre, du fait de la composition -propre au théâtre brechtien- en tableaux séparés, qui placent cette pièce sous l'égide du montage et du collage, qui sont « les deux mamelles » de l'art du XXème siècle.

C'est un théâtre qui permet de théoriser sa pratique en initiant les élèves, par le jeu d'acteur, au couple incarnation/distanciation, théâtre dramatique/théâtre épique. Bref une réflexion en action sur l'approche du théâtre au collège.

Didier Lesour, comédien, metteur en Scène, Comapgnie Minuit  
zéro une.

Cette année, à l'atelier théâtre, composé d'élèves volontaires de la classe à projet, il s'agit de mettre en scène des saynètes issues de la pièce Grand peur et misère du IIIe Reich de Bertolt Brecht.

Il n'est plus seulement question de porter une fiction sur scène, de faire jouer aux élèves de rôles de nazis, de juifs, de reporters etc. Cette année, le projet va plus loin encore. A travers l'interprétation de ces petites scènes, les élèves devront faire saisir aux spectateurs (à l'instar de la pensée brechtienne et de son

fameux questionnement sur le "4e mur") qu'il n'existe qu'un voile entre la réalité d'une histoire terrible et ce qui se passe sur le plateau. Nous brisons le 4e mur, nous questionnons la limite du jeu du comédien, rappelant sans cesse que rien n'est vrai sur scène. Mais où se trouve la réalité alors?

Clarisse Brunot professeure de Français et de théâtre

88



# GRAND PEUR ET MISÈRE DU III<sup>e</sup> REICH

Bertolt BRECHT

PROJET 2022-2023

## I. COMMUNAUTÉ NATIONALE

*Voici les officiers SS.  
De sa bière et de ses promesses,  
Ils sont repus, ils sont rompus.  
Que le peuple enfin soit puissant,  
Craint, fidèle et obéissant,  
Ils n'ont rien à vouloir de plus.*

*Nuit du 30 janvier 1933. Deux officiers SS descendent la rue, en titubant quelque peu.*

LE PREMIER – Maintenant nous sommes sauvés. Irrésistible, la retraite aux flambeaux ! Hier encore la déroute, aujourd'hui la Chancellerie du Reich. Hier, l'oiseau qui bat des ailes, aujourd'hui l'aigle impérial.

*Ils pissent.*

LE SECOND – Et maintenant, place à la communauté nationale. Je m'attends à un élan spirituel de la nation allemande, sur une vaste échelle.

LE PREMIER – Encore faut-il d'abord éveiller l'homme allemand, le sortir du borborygme de la sous-humanité. Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Ils n'ont pas pavoisé.

LE SECOND – Nous nous sommes égarés.

LE PREMIER – Un coin répugnant.

LE SECOND – Un quartier d'assassins.

LE PREMIER – Tu crois que c'est dangereux par ici ?

LE SECOND – Un vrai camarade, un vrai patriote n'habite pas dans de pareils baraquements.

LE PREMIER – Pas même une lumière !

LE SECOND – Ils sont tous sortis.

LE PREMIER – Oui, ceux qui sont pour nous. A ton avis, ils sont allés loin d'ici, voir l'avènement du Troisième Reich ? Allons-y en protégeant les arrières.

*Ils avancent en chancelant, le Premier derrière le Second.*

LE PREMIER – Ce n'est pas le quartier qui longe le canal ?

LE SECOND – Je ne sais pas.

LE PREMIER – C'est le coin où nous avons mis la main sur un nid de marxistes. Après coup, ils ont dit qu'ils étaient une association professionnelle catholique. Mensonges ! Pas un qui portait l'insigne.

LE SECOND – Tu crois qu'il réalisera la communauté nationale ?

LE PREMIER – Il réalisera tout !

*Il s'arrête, interdit, et regarde dans le noir. Une fenêtre s'est ouverte.*

90

LE SECOND – Qu'est-ce que c'est ?

*Il enlève la sûreté de son revolver. Un homme âgé, en chemise de nuit, se penche à la fenêtre, et on l'entend appeler à voix basse : « Emma, c'est toi ? »*

LE SECOND – C'est eux !

*Il court en rond comme un fou et se met à tirer des coups de feu dans toutes les directions.*

LE PREMIER, hurlant – Au secours !

*Venant de derrière une fenêtre faisant face à celle où se tient encore l'homme âgé, on entend le cri terrible d'une personne atteinte par l'un des coups de feu.*

## **II. LA DÉLATION**

*Voici le délateur, il vient  
De creuser sa fosse au voisin  
Mais il sait bien qu'il est connu.  
Et si la rue gardait mémoire ?  
Il dort très mal : dans cette histoire,  
Le dernier jour n'est pas venu.*

*Breslau, 1933. Un appartement de petits bourgeois. Une femme et un homme, debout à la porte, écoutent. Ils sont très pâles.*

LA FEMME – Maintenant, ils arrivent en bas.

L'HOMME – Pas encore.

LA FEMME – Ils ont cassé la rampe. Quand ils l'ont sorti de chez lui, ils le traînaient. Il était déjà sans connaissance.

L'HOMME – J'ai simplement dit que ce n'était pas chez nous qu'on écoutait à la radio les émissions étrangères.

LA FEMME – Tu n'as pas dit que ça.

L'HOMME – Je n'ai rien dit d'autre.

LA FEMME – Ne me regarde pas comme ça. Si tu n'as rien dit d'autre, tu n'as rien dit d'autre.

L'HOMME – C'est bien ce que je pense.

LA FEMME – Pourquoi ne vas-tu pas à la police déclarer qu'il n'y avait pas de réunion chez eux le samedi ?

*Un temps.*

L'HOMME : Je n'irai pas à la police. Ils l'ont traité d'une façon... de vraies brutes !

LA FEMME – Il ne l'a pas volé. Pourquoi s'occupe-t-il de politique ?

L'HOMME – Mais ils n'avaient pas besoin de lui déchirer sa veste.

LA FEMME – Sa veste n'a rien à faire là-dedans.

L'HOMME – Ils n'avaient pas besoin de la déchirer.

### III. LA FEMME JUIVE

*Voici venir dans l'amalgame  
Ceux auxquels il a pris leur femme,  
Conjoints à présents d'une aryenne.  
À quoi bon maudire et gémir ?  
À la race ils osaient faillir,  
Lui, dans la race il les ramène.*

*Francfort, 1935. C'est le soir. Une femme fait ses malles. Elle trie ce qu'elle va emporter. Parfois, elle reprend dans la malle quelque chose qu'elle remet en place dans la chambre, pour pouvoir emporter autre chose. Elle hésite longuement à emporter une grande photographie de son mari sur la commode. Puis elle la laisse. Fatiguée, elle s'assied un instant sur la malle, la tête dans les mains. Elle se lève et téléphone.*

LA FEMME – C'est moi, Judith Keith. C'est vous docteur ?... Bonsoir. Je vous appelais pour vous dire de chercher un quatrième au bridge ; je pars en voyage... Non, pas pour très longtemps, mais tout de même pour quelques semaines... Je vais à Amsterdam... Oui, le printemps doit être beau là-bas... J'ai des amis... Non, au pluriel, même si vous ne le croyez pas... Comment allez-vous faire pour jouer au bridge ?... Mais, cela fait deux semaines de suite que nous ne jouons pas... Oui, bien sûr, d'ailleurs Fritz aussi était grippé. Il est vraiment impossible de bridger par ces grands froids, c'est ce que je disais aussi !... Mais non, docteur, je ne crois rien... Je sais... Pourquoi aurais-je supposé une chose pareille, voyons ?... Je le sais que vous n'êtes pas comme ça. Bon. Au revoir !... Oui, bien sûr, avec plaisir ! Au revoir !

*Elle raccroche et compose un autre numéro.*

Anna ? C'est Judith. Tu sais, je pars aujourd'hui... Non, il le faut, ça devient trop difficile... Oui, non, ce n'est pas Fritz qui veut, il ne sait encore rien, j'ai simplement fait mes bagages... Je ne crois pas... Je ne crois pas qu'il en dise grand-chose... Simplement, c'est devenu trop difficile pour lui, c'est évident... Non, il n'a pas changé, au contraire... Je voudrais que vous vous occupiez un peu de lui, les premiers temps... Oui, le dimanche en particulier, et conseillez-lui de déménager... L'appartement est trop grand pour lui... Je serais bien passée te dire au revoir, mais tu sais, le concierge !... Au revoir, non, ne viens pas à la gare, en aucun cas !... Au



revoir, j'écrirai... Certainement.

*Elle raccroche, et ne compose plus d'autre numéro. Elle a fumé. Elle brûle le carnet où elle a cherché ses numéros de téléphone. Elle se promène de long en large. Puis elle commence à parler, elle répète le petit discours qu'elle compte tenir à son mari. On doit voir sur quelle chaise il est supposé s'être assis.*

Oui, je pars, Fritz. Je suis peut-être restée trop longtemps déjà. Tu m'en dois excuser, mais...

*Elle s'arrête, réfléchit, et recommence autrement.*

Fritz, il ne faut plus me retenir, tu ne peux pas... il est évident que je te fais du tort.

*Elle s'arrête de nouveau, et recommence tout.*

Je ne te l'ai pas dit que je voulais partir, que je voulais partir depuis longtemps, parce que je ne peux pas te parler quand je te regarde, Fritz. Cela me semble alors tellement inutile, de parler. Tout est déjà réglé. Mais qu'est-ce qui leur a pris ? Qu'est-ce qu'ils veulent ? Qu'est-ce que je leur fais ? Je ne me suis pourtant jamais occupée de politique ! Ne suis-je pas l'une de ces femmes de la bourgeoisie qui ont un train de maison etc ? Et tout d'un coup, seules les femmes blondes auraient le droit de vivre ainsi ? Ces derniers temps, j'ai souvent pensé à ce que tu me disais, il y a des années, qu'il y avait des individus précieux et des individus moins précieux, et que les uns, en cas de diabète, avaient droit à l'insuline et les autres pas. Et j'approuvais, imbécile que j'étais ! Ils ont fait aujourd'hui une nouvelle classification de ce genre, et maintenant je suis de ceux qui valent moins que rien. Je l'ai bien mérité.

*Elle s'arrête à nouveau, et recommence tout.*

Oui, je fais mes bagages. Ne fais pas comme si tu ne t'étais aperçu de rien ces derniers jours. Fritz, j'admets tout sauf une chose, que nous ne nous regardions pas en face pendant la dernière heure qui nous reste. Je fais mes bagages parce que, sinon, ils ne te laisseront plus être médecin-chef. Et parce que déjà, dans ta clinique, ils ne te saluent plus, parce que déjà, la nuit, tu n'arrives plus à dormir. Je ne veux pas que tu

me dises que je ne dois pas partir. C'est une question de temps. Le caractère, c'est une question de temps. Ça tient plus ou moins longtemps, comme les gants. Il y en a de bons, qui tiennent longtemps. Mais ils ne tiennent pas éternellement. D'ailleurs, je ne suis pas en colère. Si, je le suis. Pourquoi dirais-je toujours amen ? Qu'est-ce qu'il y a de mal dans la forme de mon nez et dans la couleur de mes cheveux ? Je dois quitter cette ville, où je suis née, pour qu'ils n'aient pas à me donner ma ration de beurre. Quels hommes êtes-vous donc, oui, toi aussi ?

Vous êtes des monstres ou des larbins de monstres. Oui, je ne suis pas raisonnable, mais dans un monde pareil à quoi sert la raison ? Tu es assis là, et tu vois ta femme faire ses bagages, et tu ne dis rien. Les murs ont des oreilles, n'est-ce pas ? Les uns écoutent, les autres se taisent. Moi aussi, je devrais me taire. Si je t'aimais, je me tairais. Je t'aime vraiment. Donne-moi ce linge là-bas. C'est de la lingerie de luxe. J'en aurai besoin. J'ai trente-six ans, ce n'est pas trop vieux, mais je ne peux plus me permettre beaucoup d'expériences. Dans le prochain pays où j'irai, cela ne devra plus se passer ainsi. Le prochain homme que j'aurai devra avoir le droit de me garder. Et ne dis pas que tu m'enverras de l'argent, tu sais bien que c'est impossible. Et ne fais pas non plus comme si c'était seulement pour trois semaines. Les choses, ici, dureront plus de trois semaines. Tu le sais et je le sais aussi. Alors ne dis pas : en somme, c'est l'affaire de quelques semaines, en me donnant le manteau de fourrure dont je n'aurai besoin que l'autre hiver. Et ne disons pas que c'est un malheur. Disons que c'est une honte. Oh, Fritz !

94

*Elle s'arrête. On entend une porte. Elle s'arrange en hâte. Entre son mari.*

LE MARI – Qu'est-ce que tu fais ? Tu ranges ?

LA FEMME – Non.

LE MARI – Pourquoi ces bagages ?

LA FEMME – Je veux m'en aller.

LE MARI – Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA FEMME – Nous l'avons déjà envisagé, que je partirais pour quelque temps. Ce n'est pas très agréable ici.

LE MARI – Mais c'est absurde.

LA FEMME – Alors, je reste ?

LE MARI – Où veux-tu aller ?

LA FEMME – A Amsterdam. Simplement pour partir d'ici.

LE MARI – Mais tu ne connais personne là-bas.

LA FEMME – Non.

LE MARI – Pourquoi veux-tu partir d'ici ? Si c'est à cause de moi, tu n'as aucune raison.

LA FEMME – Non.

LE MARI – Tu sais bien que je n'ai pas changé, tu le sais, Judith ?

LA FEMME – Oui.

*Il la prend dans ses bras. Ils restent silencieux, debout au milieu des bagages.*

LE MARI – Et tu n'as pas d'autre raison ?

LA FEMME – Tu le sais bien.

LE MARI – Ce n'est peut-être pas si bête. Tu as besoin de respirer un peu. Ici on étouffe. J'irai te chercher. Dès que j'aurai passé la frontière, je me sentirai déjà mieux.

LA FEMME – Oui, c'est ce que tu devrais faire.

LE MARI – Ça ne durera plus longtemps ici. D'une façon ou d'une autre, ça va changer. A quelle heure est ton train ?

LA FEMME – Neuf heures quinze.

LE MARI – Et où devrai-je t'envoyer l'argent ?

LA FEMME – Peut-être poste restante, à Amsterdam.

LE MARI – Je me ferai délivrer une autorisation exceptionnelle. Que diable, je ne peux pourtant pas envoyer ma femme vivre à l'étranger avec dix marks par mois ! Saloperie que tout cela ! Je me sens affreusement déprimé.

LA FEMME – Si tu viens me chercher, cela te fera du bien.

LE MARI – Lire une fois un journal où il y ait quelque chose...

LA FEMME – J'ai téléphoné à Anna, elle viendra te voir.

LE MARI – Tout à fait superflu. Pour quelques semaines.

LA FEMME, *qui a recommencé à faire ses bagages* – Passe-moi maintenant le manteau de fourrure, veux-tu ?

LE MARI *le lui donne* – En somme, c'est l'affaire de quelques semaines.

96

## POEME DU PASTEUR NIEMÖLLER

D'abord ils s'en sont pris aux communistes ;  
Mais je n'ai rien dit car je n'étais pas communiste.

Puis ils sont venus pour les Juifs ;  
Je n'ai rien fait, car je n'étais pas juif.

Après, ça a été le tour des syndicalistes ;  
Mais je n'ai pas bougé : je n'étais pas syndicaliste.

Quand ils ont frappé à ma porte,  
Il n'y avait plus personne pour me défendre.

## IV. LE MOUCHARD

*Voici Messieurs les professeurs.  
La jeunesse Hitlérienne leur  
Enseigne à se tenir bien droit.*

*Chaque écolier est un mouchard.  
Terre ou ciel, rien n'est à savoir.  
Mais sur tel ou tel, qui sait quoi ?*

*Et voici donc les chers marmots  
Qui s'en vont chercher les bourreaux  
Et les conduisent au foyer.  
Puis ils montrent du doigt leur père  
En disant que ce n'est qu'un traître.  
On l'emmène pieds et poings liés.*

*Cologne, 1935. Un dimanche après-midi pluvieux. Le père, la mère et le garçon sortent de table. Entre la bonne.*

LA BONNE – Monsieur et Madame Klimbtsch demandent si Monsieur et Madame sont à la maison ?

LE PERE, *grognant* – Non.

*La bonne sort.*

LA MERE – Tu aurais dû aller toi-même au téléphone. Ils savent bien que nous ne pouvons pas encore être sortis.

LE PERE – Pourquoi ne pouvons-nous pas être sortis ?

LA MERE – Parce qu'il pleut.

LE PERE – Ce n'est pas une raison.

LA MERE – Où serions-nous allés ? C'est ce qu'ils vont tout de suite se demander.

LE PERE – Il y a une foule d'endroits.

LA MERE – Alors pourquoi ne sortons-nous pas ?

LE PERE – Où irions-nous ?

LA MERE – Enfin, s'il ne pleuvait pas...

LE PERE – Et où irait-on s'il ne pleuvait pas ?

LA MERE – Autrefois on pouvait au moins aller chez l'un ou chez l'autre. (Un temps) C'est une erreur de ne pas être allé au téléphone.

Maintenant ils savent que nous ne voulons pas d'eux à la maison.

LE PERE – Et quand ils le sauraient !

LA MERE – Rompre avec eux au moment où tout le monde en fait autant, ce n'est pas très élégant.

LE PERE – Nous n'avons pas rompu avec eux.

LA MERE – Alors pourquoi ne viendraient-ils pas ?

LE PERE – Parce que ce Klimbtsch m'ennuie à mourir.

LA MERE – Autrefois il ne t'ennuyait pas.

LE PERE – Autrefois ! Ne m'énerve pas avec ton éternel « autrefois » !

LA MERE (*au garçon*) – Henri ! Ne touche pas à la radio !

*Le garçon se rabat sur les journaux.*

98

LE PERE – Qu'il pleuve aujourd'hui, c'est une catastrophe. Mais justement dans un pays où quand il pleut c'est une catastrophe, la vie n'est pas possible.

LA MERE – Est-ce que tu crois que c'est raisonnable de faire des réflexions pareilles à haute voix ?

LE PERE – Entre mes quatre murs, je fais les réflexions qui me plaisent. Dans ma propre maison, je ne me laisserai pas imposer le silence...

*On l'interrompt : la bonne entre avec le service à café. Silence tant qu'elle est dans la pièce. Enfin elle sort.*

LE PERE – Faut-il absolument que nous ayons une bonne dont le père est gardien d'immeuble ?

LE GARÇON, *montrant un article du journal* – Tous les ecclésiastiques font ces choses-là, papa ?

LE PERE – Quoi ?

LE GARCON – Ce qu’il y a là ?

LE PERE – Qu’est-ce que tu es en train de lire ?

*Il lui arrache le journal des mains.*

LE GARCON – Mais notre chef de groupe a dit que nous pouvions tous lire ce journal-là.

LE PERE – Je n’ai pas à tenir compte de ce que le chef de groupe a dit. Ce que tu peux lire et ce que tu ne peux pas lire, c’est à moi seul d’en décider.

LA MERE – Voici dix pfennigs, Henri. Va en face et achète-toi quelque chose.

LE GARCON – Mais tu vois bien qu’il pleut.

*Il s’appuie avec irrésolution contre les vitres.*

LE PERE – Si ces articles sur les procès des prêtres ne cessent pas, je résilie mon abonnement.

LA MERE – A quel journal t’abonneras-tu ? Ils en parlent tous.

LE PERE – Si tous les journaux publient de pareilles cochonneries, eh bien je n’en lirai plus aucun. J’en saurai d’ailleurs tout autant sur ce qui se passe dans le monde.

LA MERE – Ce n’est pas si mauvais cette épuration.

LE PERE – Épuration ? Tout cela est pure politique.

LA MERE – Qu’est-ce qu’ils peuvent donc faire du moment que ces choses-là se produisent ?

LE PERE – Ce qu’ils peuvent faire ? Peut-être balayer une fois devant leur porte. Dans leur Maison Brune non plus, tout n’est pas si propre, d’après ce qu’on dit.



LA MERE – Tu es bien nerveux, aujourd’hui. Autrefois...

LE PERE – J’attendais ça. Autrefois ! Ni autrefois, ni aujourd’hui, je n’ai envie qu’on empoisonne l’esprit de mon enfant.

LA MERE – Mais où est-il ?

LE PERE – Comment le saurais-je ?

LA MERE – Tu l’as vu sortir ?

LE PERE – Non.

LA MERE – Je ne vois pas où il a pu aller. *(Elle appelle : )* Henri ! *(Elle sort en courant ; on l’entend appeler ; elle revient.)* Il est vraiment sorti !

LE PERE : Pourquoi ne serait-il pas sorti ?

LA MERE – Mais il pleut à torrents !

100 LE PERE – Pourquoi t’énerver comme ça parce que le petit est sorti ?

LA MERE – Qu’est-ce que nous avons dit ?

LE PERE – Quel rapport ?

LA MERE – Mais tu sais bien que les enfants sont toujours à écouter ce qu’on dit.

LE PERE – Et alors ?

LA MERE – Et alors ! Et s’il se met à le raconter autour de lui ? Tu sais pourtant ce qu’on leur rabâche sans arrêt aux Jeunesses Hitlériennes. On les pousse carrément à tout rapporter. C’est curieux qu’il soit sorti aussi discrètement.

LE PERE – Il est peut-être allé chez un camarade d’école ?

LA MERE – Alors, ça ne peut être que chez les Mummermann. Je vais téléphoner.

*Elle téléphone.*

LE PERE – A mon avis, tout cela n'est qu'une fausse alerte.

LA MERE, *au téléphone* – Ici madame Furcke, le professeur Furcke. Bonjour madame Mummermann. Henri est-il chez vous ?... Non ?... Alors je ne vois pas du tout où il peut être... Dites-moi, Madame Mummermann, est-ce que le local des Jeunesses Hitlériennes est ouvert le dimanche après-midi ?... Oui ?... Merci beaucoup. Je vais me renseigner là-bas.

*Elle raccroche. Tous deux sont assis et se taisent.*

LE PERE – Qu'est-ce qu'il a pu entendre ?

LA MERE – Tu as parlé du journal. Ce que tu as dit sur la Maison Brune, tu n'aurais pas dû le dire. Il a des sentiments si nationaux.

LE PERE – Qu'est-ce que j'ai bien pu dire sur la Maison Brune ?

LA MERE – Mais rappelle-toi ! Que tout n'y était pas propre.

LE PERE – Il n'est tout de même pas possible d'interpréter ça comme une attaque. Dire que tout n'est pas propre, ou plutôt, comme je disais, avec une idée d'atténuation : que tout n'est pas entièrement propre, c'est tout au plus faire une remarque sur le ton de la plaisanterie populaire.

LA MERE – Je ne comprends pas. Tu n'as pas besoin de parler comme ça avec moi. Je me casse la tête à essayer de me rappeler si c'est avant ou après la Maison Brune que tu as dit qu'on ne peut pas vivre dans l'Allemagne d'Hitler.

LE PERE – Je n'ai absolument pas dit ça.

LA MERE – Tu fais exactement comme si j'étais la police ! Si je me creuse la cervelle, c'est pour savoir ce que le petit a pu entendre.

LE PERE – L'expression « Allemagne d'Hitler » n'appartient pas à mon

vocabulaire.

LA MERE – Et ce que tu as dit sur le gardien d'immeuble, et sur les journaux qui sont pleins de mensonges, de tout ce que le petit a pu entendre là, il n'y a rien de positif ! Est-ce que nous ne pouvons pas convenir de ce que tu as pu penser, quand tu as fait tes remarques ? Ce que je veux dire, c'est qu'alors il t'aurait mal compris.

LE PERE – Qu'est-ce que j'ai bien pu dire ? Je n'arrive même plus à me le rappeler. C'est cette maudite pluie qui est cause de tout. Qui vous met de mauvaise humeur. Mais enfin, je serais pourtant le dernier à trouver à redire à ce grand élan spirituel qui soulève aujourd'hui le peuple allemand. Dès la fin de 1932, j'avais déjà tout prédit.

LA MERE – Charles, nous n'avons pas le temps de parler de cela. Nous devons surtout nous mettre d'accord, exactement et tout de suite. Il n'y a pas une minute à perdre.

LE PERE – Je ne peux pas imaginer cela d'Henri.

102 LA MERE – D'abord, la Maison Brune et les cochonneries.

LE PERE – Le journal, oui ! Mais pas la Maison Brune ! Tout cela ne sert à rien.

LA MERE – Charles, tu ne vas pas te laisser abattre ! Sois fort, comme le Führer le répète à chaque...

LE PERE – Est-ce que tu crois que le gardien d'immeuble a quelque chose contre nous ?

LA MERE – Tu veux dire au cas où on l'interrogerait ?

*Sonnerie du téléphone.*

LE PERE – Le téléphone !

LA MERE – Je réponds ?

LE PERE – Je ne sais pas.

LA MERE – Qu'est-ce que ça peut être ?

LE PERE – Attends un moment. Si ça sonne encore une fois, tu répondras.

*Ils attendent. Le téléphone ne sonne plus.*

LE PERE – Ce n'est plus une vie !

LA MERE – Charles !

LE PERE – C'est un Judas que tu m'as mis au monde ! Il est là, assis à la table, et il écoute tout, en avalant la soupe que nous lui donnons, et ce que nous disons, nous ses parents, il en prend note, le mouchard !

LA MERE – Je te défends de parler ainsi ! (*Un temps.*) Alors, tu penses que nous devons prendre des dispositions, préparer quelque chose ?

LE PERE – Tu crois qu'ils vont revenir tout de suite avec lui ?

LA MERE – C'est quand même possible ?

LE PERE – Je devrais peut-être mettre ma Croix de fer ?

LA MERE - Il le faut, Charles ! (*Il va chercher la croix qu'il épingle avec des mains tremblantes.*) Et le portrait d'Hitler, si nous l'accrochions au-dessus de ton bureau ? Cela fera mieux.

LE PERE – Oui, fais-le. (*La mère va pour le faire.*) Mais si le petit allait dire que nous l'avons changé de place exprès, on en conclurait que nous avons mauvaise conscience.

*La mère raccroche le portrait à l'ancienne place.*

LE PERE – On n'a pas ouvert la porte ?

LA MERE – Je n'ai rien entendu.

LE PERE – Mais si !

LA MERE – Charles !

*Elle l'étreint.*

LE PERE – Calme-toi. Fais-moi un petit paquet de linge.

*On entend la porte s'ouvrir. Le père et la mère, interdits, sont debout l'un contre l'autre dans un coin de la pièce. La porte s'ouvre. Le garçon entre, un petit sac en papier à la main. Un temps.*

LE GARCON – Qu'est-ce que vous avez ?

LA MERE – Où étais-tu ?

*Le garçon montre son petit sac de chocolateries.*

LA MERE – Tu as acheté du chocolat, c'est tout ce que tu as fait ?

LE GARCON – Qu'est-ce que j'aurais fait ? Oui, c'est tout.

104 *Il traverse la chambre en mangeant. Ses parents le suivent avec un regard scrutateur.*

LE PERE – Tu crois qu'il dit la vérité ?

*La mère hausse les épaules.*

## **V. LA NOUVELLE ROBE**

*Voici les commerçants avec de nouveaux  
Vêtements aux noms très jolis, qui craignent  
Beaucoup les gouttes de pluie.  
Ils sont faits de bois et de papier.  
La laine, ils la réservent  
Pour les militaires.*

*Hall d'un immeuble. Il pleut. Deux SA se sont mis à l'abri. Entre un couple fuyant la pluie.*

L'HOMME – C'est juste quelques gouttes. Elle va s'arrêter tout de suite.

LA FILLE – Mais regarde ma robe ! Deux gouttes et regarde ma robe ! Et elle a coûté 28 marks ! Et maintenant, c’est une loque. Fabriquée en Allemagne ! Deux gouttes de pluie et c’est juste une loque ! Mais qu’est-ce qu’ils croient ? Qu’ils peuvent tout se permettre avec des gens qui doivent gagner leur pain. Je gagne 22 marks par semaine.

L’HOMME – Calme-toi.

LA FILLE – Par contre, les uniformes, il faut les faire en laine, ça oui. Et nous, bientôt, on se baladera à poil. Que des bobards ! Trois mois que je faisais des économies. Pas bu de café. C’est impossible à ravoir, ça. C’est vraiment des...

UN SA – Des quoi, Mademoiselle... ?

*La fille voit seulement maintenant les SA et pousse un cri.*

L’HOMME – Elle est juste un peu agitée à cause de la robe.

LA FILLE *bredouille* – Je voulais juste dire, pourquoi il pleut autant ?

## VI. PLACEMENT DE MAIN D’ŒUVRE

*Voici ces messieurs de l’emploi.  
L’homme pauvre est leur pion de bois.  
Ils le placent où bon leur semble.  
Lui, c’est son droit, peut travailler,  
Aux engins de guerre payer  
Son tribut de sueur et de sang.*

*Spandau, 1937. En rentrant chez lui, un ouvrier trouve sa voisine.*

LA VOISINE – Bonsoir, Monsieur Fenn. Je voulais emprunter un peu de pain à votre femme. Elle est à côté, elle revient tout de suite.

L’HOMME – Mais bien sûr, Madame Dietz. Qu’est-ce que vous dites de l’emploi que j’ai obtenu ?

LA VOISINE – Oui, maintenant tout le monde a du travail. C’est aux nouvelles usines de moteurs que vous êtes, non ? Vous fabriquez sûrement des bombardiers ?



L'HOMME – En masse.

LA VOISINE – Ils en ont besoin en Espagne.

L'HOMME – Pourquoi justement en Espagne ? Je fais mon travail. Où est donc Martha ?

LA VOISINE – Oui, j'aurais peut-être dû vous prévenir. C'est peut-être quelque chose de grave. Quand je suis entrée le facteur était là, il venait de donner une lettre à votre femme, elle en était toute bouleversée.

L'HOMME – Ça alors ! (*Il appelle :*) Martha ! (*Entre sa femme. Elle est en deuil.*) Qu'est-ce qui t'arrive ? Qui est mort ?

LA FEMME – Franz. Voilà la lettre.

*Elle lui donne une lettre.*

LA VOISINE – Mon Dieu, qu'est-ce qu'il a eu ?

L'HOMME – Un accident.

LA VOISINE, *méfiant*e – Mais il était aviateur ?

L'HOMME – Oui.

LA VOISINE – Et il a eu un accident ?

L'HOMME – A Stettin. C'est écrit : au cours d'un exercice de nuit sur le champ de manœuvre.

LA VOISINE – Il n'a pas eu d'accident ! Ce n'est pas à moi que vous allez raconter ça.

L'HOMME – Je vous dis ce qui est écrit. La lettre vient de l'état-major de la base.

LA VOISINE – Et lui, il vous a écrit ces derniers temps ? De Stettin ?

L'HOMME – Les lettres venaient toujours de Stettin.

LA VOISINE, *avec un clin d'œil* – C'est ça. Mais lui, il était dans le sud.

L'HOMME – Qu'est-ce que ça veut dire : dans le sud ?

LA VOISINE – Loin dans le sud. La belle Espagne.

L'HOMME, *tandis que la femme éclate de nouveau en sanglots* – Fais un petit effort, Martha ! Vous ne devriez pas dire des choses pareilles, Madame Dietz.

LA FEMME, qui se trouve mal – Donne-moi de l'eau, Herbert, veux-tu, je me sens très mal.

LA VOISINE – Je ne voudrais pas aggraver votre état, mais tout de même, à quel point ils camouflent tout ! Un accident au cours d'un exercice ! Qu'est-ce que c'est donc que ces exercices ? Des exercices de guerre !

L'HOMME – Maintenant, vous allez vous taire !

LA FEMME – Herbert !

LA VOISINE – Oui, c'est ça : maintenant vous allez vous taire ! Parce que vous avez obtenu un emploi ! Mais votre beau-frère aussi en avait obtenu un ! Il vient d'être accidenté avec un engin comme ceux que vous fabriquez à l'usine.

L'HOMME – Mais, Bon Dieu, il n'y a plus rien qui ne soit pour la guerre ! Où trouver du travail si je me dis : pas pour la guerre ! Faut-il que je crève de faim ?

LA VOISINE, *baissant de ton* – Je ne vous ai pas dit qu'il fallait que vous creviez de faim. Naturellement, vous deviez accepter votre travail. Je parlais seulement de ces criminels. Un beau placement de main-d'œuvre !

L'HOMME, *grave* – Tu ne peux pas non plus te promener dans cette tenue, Martha, en noir. Ils n'aiment pas ça.

LA VOISINE – Ce qu'ils n'aiment pas, c'est les questions que ça fait poser.

LA FEMME, *calmement* – Tu veux dire que je devrais me changer ?

L'HOMME – Oui, sinon je me retrouve demain sans travail.

LA FEMME – Je ne me changerai pas.

L'HOMME – Qu'est-ce que ça veut dire ?

LA FEMME – Je ne me changerai pas. Mon frère est mort. Je porte le deuil.

L'HOMME – Si Rosa ne l'avait pas achetée quand ma mère est morte, tu ne l'aurais pas et tu ne pourrais pas porter le deuil.

LA FEMME, *criant* – On ne m'empêchera pas de porter le deuil ! Eux l'ont abattu, moi je peux au moins avoir le droit de hurler. Jamais on n'a vu ça ! Jamais au monde il n'y a eu au monde de chose aussi inhumaine ! Ce sont de monstrueux criminels !

LA VOISINE, *tandis que l'homme est muet d'épouvante* – Mais, Madame Fenn !...

L'HOMME, *d'une voix rauque* – Continue comme ça et il nous arrivera pire encore que de perdre ma place.

LA FEMME – Ils n'ont qu'à venir m'arrêter ! Ils ont aussi des camps de concentration pour les femmes. Ils n'ont qu'à m'y mettre, puisque j'ose avoir du chagrin quand ils tuent mon frère. Qu'est-ce qu'il avait à faire en Espagne ?

L'HOMME – Tu vas te taire avec l'Espagne !

LA VOISINE – Vous allez vous attirer des ennuis, Madame Fenn !

LA FEMME – Sous prétexte que tu perdras ta place, nous devons nous taire ? Sous prétexte que nous crèverons si nous ne fabriquons

pas leurs bombardiers ? Mais, de toute façon, est-ce que nous ne crèverons pas quand même ? Tout comme Franz ? À lui aussi, ils lui ont trouvé une place. A un mètre sous terre. Cette place-là, il aurait pu l'avoir aussi bien ici !

L'HOMME, *essayant de lui fermer la bouche* – Tais-toi ! C'est inutile !

LA FEMME – Qu'est-ce qui est utile ? Faites-le, ce qui est utile !

Le mot d'ordre

de ceux  
blancs

Le Siamon Sun Ta Hongra.

de pour oblige

les chrétiens à  
Simon les catholiques à  
l'instar de nosseux leur vent, et les  
des nouvelles idées de notre christianisme.  
Dieu de nous, leur Dieu d'origine juive.

Voici les S. A. Comme une maître ils  
aux heures de leurs prières.

Ils les jettent aux pieds des riches  
main et salut. dans leur main rien d'

Ils viennent chercher les enfants, leur  
meunier - dans les riches, leur  
deux - dans - dans, comme on  
marche le

Mais leur envoi est le sang du maître,  
on T'aura de passer pour nouveau.

## **L'Histoire est constituée de petites histoires intimes toutes différentes**

Depuis que je travaille sur le projet « convoi 77 » avec les élèves de 3ème du Collège Charles Péguy, nous découvrons des hommes et des femmes singuliers avec des parcours de vie uniques. La barbarie les a, malheureusement, réunis, utilisant des moyens, comme la dénonciation, la menace et la terreur. Nous découvrons comment des familles, des hommes et des femmes vivaient durant cette période, comment ils cachaient leur peur pour protéger leurs proches. Comment le silence et le renfermement leur ont été imposés pour survivre.

Cette année, où le travail d'enquête locale continue, tout a été fait pour ne pas laisser de traces, les élèves ont à leur disposition peu d'images, de lettres, ou de témoignages.

Pourquoi ? Quelle en est la raison : la machine Nazi qui élimine les traces, le besoin de passer inaperçu... Malgré si peu de traces, ces Orcéens sont bien présents, nous les imaginons vivre, souffrir, avoir peur, se méfier, partager, être solidaires... Émotions bien réelles malgré leurs invisibilités. Les silences parlent et nous



racontent une partie de l'histoire de la rafle de la Vallée de Chevreuse.

Pour le projet artistique, je décide que ce silence et ce manque de matière sera notre point de départ. Ils n'ont pas de visage, nous leur en donnerons, ce sera le visage, les mains et les expressions des élèves qui seront les images sur lesquelles nous travaillerons, ainsi que des photographies en gros plan d'inconnus, prises dans des journaux, à l'image de l'artiste Christian Boltanski qui questionne les frontières entre absence et présence. Il n'a pas vécu directement la Seconde Guerre mondiale, mais en est hanté et c'est en réunissant fiction et réalité qu'il crée ces oeuvres. Bertolt Brecht et Margarete Stef Fin ont écrit Grand-Peur et misère du IIIe Reich à partir de matériau composé de coupures de presse et de témoignages.

112

Quelques mots pour commencer, ceux de Bertolt Brecht. Par leurs puissances imagées, presque rugueuses, ces poèmes dépeignent la société de l'époque. Les élèves en extraient les plus pertinents. L'ambiance de la salle de classe est étrangement solennelle. Certains mots se répètent, il est souvent question, de regard, de mains qui creusent, qui agrippent, d'oreille qui écoute, de bouche qui crie... Tous ces mots nous servent à trouver les gestes et les expressions nécessaires pour les prises de vue. Les photographies sont imprimées en noir et blanc et agrandies pour être transformées et retravaillées. Cernées de noir, encadrées d'un texte, répétées, mise en relation, les photocopies prennent de

l'ampleur et de la force pour devenir des images engagées, qui ont un poids et questionnent le spectateur. La puissance du noir et blanc, l'impact de l'image, la dureté des mots, tout ces éléments nous parlent de ce que l'on ne veut pas voir, pas entendre, pas dire.

Caroline Cassel, artiste plasticienne



COMMUNAUTÉ NATIONALE

Voici les officiers S.S. gaver

et de discours. Ils forment

le peuple devienne un grand

puissant, craint, fidèle

Nuit du



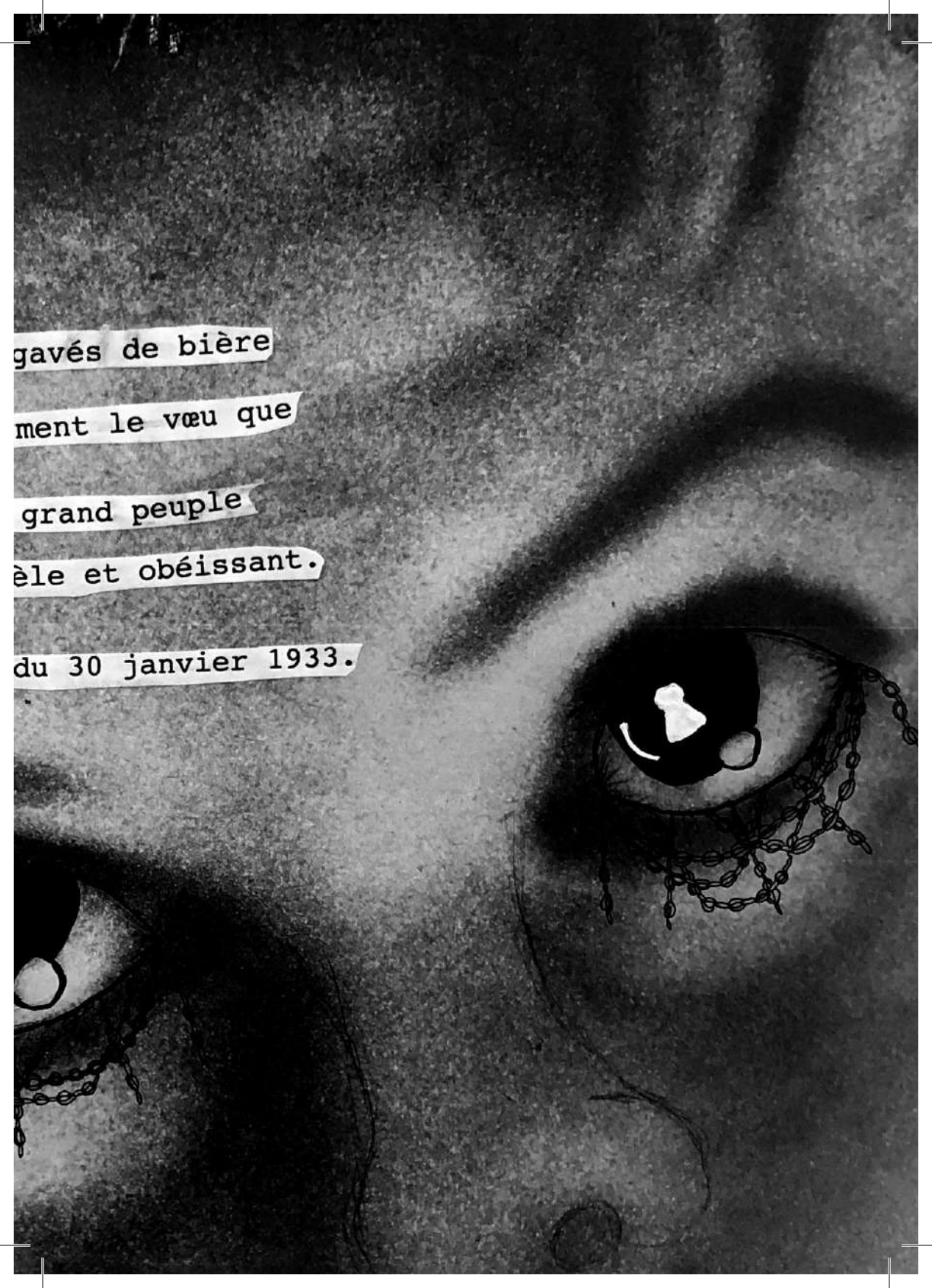
gavés de bière

ment le vœu que

grand peuple

èle et obéissant.

du 30 janvier 1933.





Voici les S.A

Comme que meurt il se lancent aux frissons de leurs freres  
Ils se peignent aux pous se lancent aux frissons de leurs freres  
peins ventripotent puis levent la  
main et saluent.

## Conclusion

« Celui qui combat peut perdre mais celui qui ne combat pas a déjà perdu »

Bertolt Brecht

Nous sommes convaincues que ces projets interdisciplinaires et artistiques permettent d'enseigner autrement l'histoire de la Shoah aux jeunes générations d'aujourd'hui. Interroger le passé afin de mieux comprendre le présent pour s'y engager, tel est l'objectif très ambitieux de nos projets.

Marion Bergogne, Clarisse Brunot, Mary Constant, Cendrine Jacquelin, Laurence Pocztar et Claire Podetti



## Soutiens financiers

DILCRAH

Délégation Académique à l'Action Culturelle

Fédération André Maginot

Direction de la mémoire, de la culture et des archives

Académie de Versailles (Pass culture)

Mairie de Palaiseau

Mairie d'Orsay



Région académique  
ÎLE-DE-FRANCE

